

The Project Gutenberg EBook of Pathologie Verbale, ou LØsions de certains mots dans le cours de l'usage
by Emile Littre

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Pathologie Verbale, ou LØsions de certains mots dans le cours de l'usage

Author: Emile Littre

Release Date: January, 2004 [EBook #4935]

[Yes, we are more than one year ahead of schedule]

[This file was first posted on April 6, 2002]

[Most recently updated: April 6, 2002]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, PATHOLOGIE VERBALE, OU LØSIONS DE CERTAINS
MOTS DANS LE COURS DE L'USAGE ***

This eBook was produced by Carlo Traverso, Robert Rowe, Charles Franks and
the Online Distributed Proofreading Team.

Title: Pathologie Verbale, ou Lesions de certains mots dans le
cours de l'usage

Remark: First published in "Etudes et Glanures, pour faire suite a l'Histoire de la langue francaise"

Language: French

Encoding: ISO-8859-1

We thank the Bibliotheque Nationale de France that has made available the image files at www://gallica.bnf.fr, authorizing the preparation of the etext through OCR.

Nous remercions la Bibliotheque Nationale de France qui a mis a disposition les images dans www://gallica.bnf.fr, et a donne l'autorisation de les utiliser pour preparer ce texte.

Notes: *italics* are represented by underscores.

<greek> transliteration: <a>lpha, eta, <g>amma, <d>elta, <e>psilon, <z>eta, <_e>ta, <th>eta, <i>ota, <k>appa, <l>ambda, <m>u, <n>u, <x>i, <o>micron, <p>i, <rh>o, <s>igma, <t>au, <y>psilon (<u>psilon in diphthongs), <ph>i, <ch>i, <ps>i, <_o>mega, <*i>ota subscript, <'><'><^> accents (after the letter), <:;> diaeresis (between the vocals), <:> question mark. <h> rough (before the letter except <rh>), (smooth is unmarked)

Emile Littré

Pathologie Verbale

ou

Lesions de certains mots dans le cours de l'usage

Sous ce titre, je comprends les malformations (la *_cour_* au lieu de la *_court_*, *_epellation_* au lieu d'*_epelation_*), les confusions (*_econduire_* et l'ancien verbe *_escondire_*), les abrogations de signification, les pertes de rang (par exemple, quand un mot attache aux usages nobles tombe aux usages vulgaires ou vils), enfin les mutations de signification.

Notre langue est ecrite depuis plus de six cents ans. Elle est tellement changee dans sa grammaire, dans ses constructions et meme en son dictionnaire, qu'il faut une certaine etude, qui

d'ailleurs n'est pas bien longue et que j'ai toujours recommandee, pour comprendre couramment l'ancienne. Malgre tout, un grand nombre de mots ont traverse ce long intervalle de temps, ils ont ete employes par tous les Francais, il est vrai, habitant le meme pays, mais soumis a d'infinies variations de moeurs, d'opinions, de gouvernements. On doit admirer la constance de la tradition sans s'etonner des accrocs qu'elle a subis ca et la.

Comme un medecin qui a eu une pratique de beaucoup d'annees et de beaucoup de clients, parcourant a la fin de sa carriere le journal qu'il en a tenu, en tire quelques cas qui lui semblent instructifs, de meme j'ai ouvert mon journal, c'est-a-dire mon dictionnaire, et j'y ai choisi une serie d'anomalies qui, lorsque je le composais, m'avaient frappe et souvent embarrasse. Je m'etais promis d'y revenir, sans trop savoir comment; l'occasion se presente en ce volume et j'en profite; ce volume que, certes, je n'aurais ni entrepris ni continue apres l'avoir commence, si je n'etais soutenu par la maxime de ma vieillesse: faire toujours, sans songer le moins du monde si je verrai l'achevement de ce que je fais.

Je les laisse dans l'ordre alphabetique ou je les ai relevees. Ce n'est point un traite, un memoire sur la matiere, que je compte mettre sous les yeux de mon lecteur. C'est plutot une serie d'anecdotes; le mot considere en est, si je puis ainsi parler, le heros. Plus l'anomalie est forte, plus l'anecdote comporte de details et d'incidents. Je suis ici comme une sorte de Tallemant des Reaux, mais sans medisance, sans scandale et sans mauvais propos, a moins qu'on ne veuille considerer comme tels les libres jugements que je porte sur les inconsistances et les lourdes meprises de l'usage, toutes les fois qu'il en commet.

L'usage est de grande autorite, et avec raison; car, en somme, il obeit a la tradition; et la tradition est fort respectable, conservant avec fidelite les principes memes et les grandes lignes de la langue. Mais il n'a pas conscience de l'office qu'il remplit; et il est tres susceptible de ceder a de mauvaises suggestions, et tres capable de mettre son sceau, un sceau qu'ensuite il n'est plus possible de rompre, a ces facheuses deviations. On le trouvera, dans ce petit recueil, plus d'une fois pris en flagrant delit de malversation a l'egard du depot qui lui a ete confie; mais on le trouvera aussi, en d'autres circonstances, ingenieux, subtil et plein d'imprevu au bon sens du mot.

Cette multitude de petits faits, disperses dans mon dictionnaire, est ici mise sous un meme coup d'oeil. Elle a l'interet de la variete; et, en meme temps, comme ce sont des faits, elle a l'interet de la realite. La variete amuse, la realite instruit.

Accoucher.--_Accoucher_ n'a aujourd'hui qu'une acception, celle d'enfanter, de mettre au monde, en parlant d'une femme enceinte. Mais, de soi, ce verbe, qui, évidemment, contient _coucher_, _coucher_, est étranger à un pareil emploi. Le sens propre et ancien d'_accoucher_, ou, comme on disait aussi, de _s'accoucher_, est se mettre au lit. Comme la femme se met au lit, se couche pour enfanter, le préliminaire a été pris pour l'acte même, exactement comme si, parce qu'on s'assied pour manger à table, s'asseoir avait pris le sens de manger. _Accoucher_ n'a plus signifie qu'une seule manière de se coucher, celle qui est liée à l'enfantement; et ce sens restreint a tellement prévalu, que l'autre, le général, est tombé en désuétude. Il est bon de noter qu'il se montre de très bonne heure; mais alors il existe côte à côte avec celui de se mettre au lit. L'usage moderne réservait à ce mot une bien plus forte entorse; il en a fait un verbe actif qui devrait signifier mettre au lit, mais qui, dans la tournure qu'avait prise la signification, désigna l'office du chirurgien, de la sage-femme qui aident la patiente. Je ne crois pas qu'il y ait rien à blâmer en ceci, tout en m'étonnant de la vigueur avec laquelle l'usage a, pour ce dernier sens, manipulé le mot. C'est ainsi que l'artiste remanie souverainement l'argile qu'il a entre les mains.

Arriver.--De quelque façon que l'on se serve de ce verbe (et les emplois en sont fort divers), chacun songe à _rive_ comme radical; car l'étymologie est transparente. En effet, dans l'ancienne langue, _arriver_ signifie uniquement mener à la rive: <<Li vens les arriva.>> Il est aussi employé neutralement avec le sens de venir à la rive, au bord: <<Saint Thomas l'endemain en sa nef entra; Deus (Dieu) li donna bon vent, a Sanwiz _arriva_.>> chose singulière, malgré la présence évidente de _rive_ en ce verbe, le sens primordial s'oblitéra; il ne fut plus question de _rive_; et _arriver_ prit la signification générale de venir à un point déterminé: arriver à Paris; puis, figurément: arriver aux honneurs, à la vieillesse. Mais la ne s'est pas arrêtée l'extension de la signification. On lui a donné pour sujet des objets inanimés que l'on a considérés comme se mouvant et atteignant un terme: <<De grands événements arriverent; ce désordre est arrivé par votre faute.>> Enfin la dernière dégradation a été quand, pris impersonnellement, _arriver_ a exprimé un accomplissement quelconque: <<Il arriva que je le rencontrai.>> Ici toute trace de l'origine étymologique est effacée; pourtant la chaîne des significations n'est pas interrompue. L'anomalie est d'avoir expulsé de l'usage le sens primitif; et il est fâcheux de ne pas dire comme nos aïeux: Le vent les _arriva_.

Artillerie.--Ce mot est un exemple frappant de la force de la tradition dans la conservation des vieux mots, malgré le changement complet des objets auxquels ils s'appliquent. Dans

artillerie, il n'est rien qui rappelle la poudre explosive et les armes a feu. Ce mot vient d'_art_, et ne signifie pas autre chose que objet d'art, et, en particulier, d'art mecanique. Dans le moyen age, _artillerie_ designait l'ensemble des engins de guerre soit pour l'attaque, soit pour la defense. La poudre ayant fait tomber en desuetude les arcs, arbaletes, balistes, chateaux roulants, beliers, etc., le nom d'_artillerie_ passa aux nouveaux engins, et meme se renferma exclusivement dans les armes de gros calibre, non portatives. Il semblait qu'une chose nouvelle dut amener un nom nouveau; il n'en fut rien. Le neologisme ne put se donner carriere; et, au lieu de recourir, comme on eut fait de notre temps, a quelque compose savant tire du grec, on se borna modestement et sagement a transformer tout l'arsenal a cordes et a poulies en l'arsenal a poudre et a feu. Seulement, il faut se rappeler, quand on lit un texte du quatorzieme siecle, qu'_artillerie_ n'y signifie ni arquebuse, ni fusil, ni canon.

Assaisonner--Le sens propre de ce mot, comme l'indique l'etymologie, est: cultiver en saison propre, murir a temps. Comment a-t-on pu en venir, avec ce sens qui est le seul de la langue du moyen age, a celui de mettre des condiments dans un mets? Voici la transition: en un texte du treizieme siecle, viande _assaisonnee_ signifie aliment cuit a point, ni trop, ni trop peu, comme qui dirait muri a temps. Du moment qu'assaisonner fut entre dans la cuisine, il n'en sortit plus, et de cuire a point il passa a l'acception de mettre a point pour le gout a l'aide de certains ingredients; sens qu'il a uniquement parmi nous.

Assassin--Ce mot ne contient rien en soi qui indique mort ou meurtre. C'est un derive de _haschich_, cette celebre plante enivrante. Le Vieux de la Montagne, dans le treizieme siecle, enivrait avec cette plante certains de ses affides, et, leur promettant que, s'ils mouraient pour son service, ils obtiendraient les felicités dont ils venaient de prendre un avant-gout, il leur designait ceux qu'il voulait frapper. On voit comment le haschich est devenu signe linguistique du meurtre et du sang.

Attacher, attaquer--Ces mots presentent deux anomalies considerables. La premiere, c'est qu'ils sont etymologiquement identiques, ne differant que par la prononciation; _attaquer_ est la prononciation picarde d'attacher. La seconde est que, _tache_ et _tacher_ etant les simples de nos deux verbes, les composes _attacher_ et _attaquer_ ne presentent pas, en apparence, dans leur signification, de relation avec leur origine. Il n'est pas mal a l'usage d'user de l'introduction irreguliere et fortuite d'une forme patoise pour attribuer deux acceptions differentes a un meme mot; et meme, a vrai dire, il n'est pas probable, sans cette occasion, qu'il eut songe a

trouver dans _attacher_ le sens d' _attaquer_. Mais comment a-t-il trouvé le sens d' _attacher_ dans _tache_ et _tacher_, qui sont les simples de ce composé? C'est que, tandis que dans _tache_ mourait un des sens primordiaux du mot qui est: ce qui fixe, petit clou, ce sens survivait dans _attacher_. Au seizième siècle, les formes _attacher_ et _attaquer_ s'emploient l'une pour l'autre; et Calvin dit _s'attacher_ là où nous dirions _s'attaquer_. Ce qui attaque a une pointe qui pique, et le passage de l'un à l'autre sens n'est pas difficile. D'autre part, il n'est pas douteux que _tache_, au sens de ce qui salit, ne soit une autre face de _tache_ au sens de ce qui fixe ou se fixe. De la sorte on a la vue des amples écarts qu'un mot subit en passant du simple au composé, avec cette particularité ici que le sens demeure en usage dans le simple disparaît dans le composé, et que le sens qui est propre au composé a disparu dans le simple complètement. C'est un jeu curieux à suivre.

Avouer--Quelle relation y a-t-il entre le verbe _avouer_, confesser, _confiteri_, et le substantif _avoue_, officier ministériel chargé de représenter les parties devant les tribunaux? L'ancienne étymologie, qui ne consultait que les apparences superficielles, aurait dit que l'avoue était nommé ainsi parce que le plaideur lui avouait, confessait tous les faits relatifs au procès. Mais il n'en est rien; et la recherche des parties constituantes du mot ne laisse aucune place aux explications imaginaires. _Avouer_ est forme de _a_ et _voeu_; en conséquence, il signifie proprement faire voeu à quelqu'un, et c'est ainsi qu'on l'employait dans le langage de la féodalité. Le fil qui de ce sens primitif conduit à celui de confesser est subtil sans doute, mais très visible et très sûr. De faire voeu à quelqu'un, _avouer_ n'a pas eu de peine à signifier: approuver une personne, approuver ce qu'elle a fait en notre nom. Enfin une nouvelle transition, légitime aussi, où l'on considère qu'avouer une chose c'est la reconnaître pour sienne, mène au sens de confesser: on reconnaît pour sien ce que l'on confesse. Et l'_avoue_, que devient-il en cette filière? Ce substantif n'est point nouveau dans la langue, et jadis il désignait une haute fonction dans le régime féodal, fonction de celui à qui l'on se vouait et qui devenait un défenseur. L'officier ministériel d'aujourd'hui est un diminutif de l'avoue féodal; c'est celui qui prend notre défense dans nos procès.

Bondir--Supposez que nous ayons conservé l'ancien verbe _tentir_ (nous n'avons plus que le composé _retentir_), et qu'à un certain moment de son existence _tentir_ change subitement de signification, cesse de signifier faire un grand bruit, et prenne l'acception de rejaillir, ressauter; vous aurez dans cette supposition l'histoire de _bondir_. Jusqu'au quatorzième siècle, il signifie uniquement retentir, resonner à grand bruit; puis tout à coup, sans qu'on aperçoive de transition, il n'est plus employé que pour exprimer le mouvement du saut; il est

devenu a peu pres synonyme de sauter. Nous aurons, je crois, l'explication de cet ecart de signification en nous reportant au substantif _bond_. Ce substantif, dont on ne trouve des exemples que dans le cours du quatorzieme siecle, n'a pas l'acception de grand bruit, de retentissement, qui appartient a l'emploi primitif du verbe _bondir_; le sens propre est mouvement d'un corps qui, apres en avoir heurte un autre, rejailit. C'est par le sens de rejailissement que les deux acceptions, la primitive et la derivee, peuvent se rejoindre. Un grand bruit, un retentissement, a ete saisi comme une espece de rejailissement; et, une fois mis hors de la ligne du sens veritable, l'usage a suivi la pente qui s'offrait, a oublie l'acception primitive et etymologique, et en a cree une neologique, subtile en son origine et tres eloignee de la tradition.

Charme--Le mot _charme_, qui vient du latin _carmen_, chant, vers, ne signifie au propre et n'a signifie originairment que formule d'incantation chantee ou recitee. C'est le seul sens que l'ancienne langue lui attribue; meme au seizieme siecle il n'a pas encore pris l'acception de ce qui plait, ce qui touche, ce qui attire; du moins mon dictionnaire n'en contient aucun exemple. C'est vers le dix-septieme siecle que cet emploi neologique s'est etabli. La transition est facile a concevoir. Aujourd'hui la signification primitive commence a s'obscurcir, a cause que l'usage du charme incantation, banni tout a fait du milieu des gens eclaires, se perd de plus en plus parmi le reste de la population. Mais considerez a ce propos jusqu'ou peut aller l'ecart des significations: le latin _carmen_ en est venu a exprimer les beautes qui plaisent et qui attirent. L'imaginer aurait ete, si l'on ne tenait les intermediaires, une bien temeraire conjecture de la part de l'etymologiste.

Chercher--Le latin a _quaerere_; notre langue en a fait _querir_, avec la meme signification. Le latin vulgaire avait _circare_, aller tout autour, parcourir; notre langue en fit _chercher_, non pas avec l'acception de querir, mais avec celle de l'etymologie, parcourir: <<Toute France a _cerchie_ (il a parcouru toute la France)>>, dit un trouveur. Jusque-la tout va bien; et chacun de ces deux mots reste sur son terrain. Mais, a un certain moment, _chercher_ perd le sens de parcourir et prend celui de querir. C'est un fort neologisme de signification, qui parait avoir commence des le treizieme siecle. Par quels intermediaires a-t-on passe du sens primitif au sens secondaire? De tres bonne heure, a cote du sens de parcourir, _chercher_ eut celui de porter les pas en tous sens, et meme de porter en tous sens la main, et l'on disait chercher un pays, chercher un corps, ce que nous exprimerions aujourd'hui par fouiller un pays, fouiller un corps. A ce point nous sommes tres pres du sens moderne de _chercher_, qui en effet s'impatronisa dans l'usage et en bannit les deux anciennes acceptions de ce verbe.

Bien plus, a mesure que le sens de s'efforcer de trouver a predomine dans _chercher_, _querir_ est tombe en desuetude, et aujourd'hui il est a peine usite. Le neologisme, fort ancien il est vrai, dont _chercher_ a ete l'objet, n'a pas ete heureux. Il eut mieux valu conserver le plein emploi de _querir_, qui est le mot latin et propre, et garder _chercher_ en son acception primitive, incompletement suppltee par parcourir.

Chere.--Ce mot vient du latin vulgaire et relativement moderne _cara_, qui signifiait face, et qui etait lui-meme une derivation du grec <ka'ra>. Cette alteration du sens primitif, ce sont les Latins qui s'en sont charges. Puis est venu le vieux francais qui n'emploie le mot _chere_ qu'au sens de face, de visage. Faire bonne chere, c'est faire bon visage; de la a faire bon accueil il n'y a pas loin; aussi cette acception a-t-elle eu cours jusque dans le commencement du dix-septieme siecle. Ces deux sens sont aujourd'hui hors d'usage; le nouveau, qui les a rejetes dans la desuetude, est bien eloigne: faire bonne chere, mauvaise chere, c'est avoir un bon repas, un mauvais repas. Sans doute, un bon repas est un bon accueil; mais pour quelqu'un qui ignore l'origine et l'emploi primitif du mot, il est impossible de soupconner que le sens de visage est au fond de la locution. Ce qui est pis, c'est qu'evidemment l'usage moderne s'est laisse tromper par la similitude de son entre chere et chair; chair l'a conduit a l'idee de repas, et l'idee de repas a expulse celle d'accueil.

Chetif.--Cet adjectif vient du latin _captivus_, captif, prisonnier de guerre; aussi dans l'ancienne langue a-t-il le sens de prisonnier. Mais de tres bonne heure cette signification primitive se trouve en concurrence avec la signification derivee, celle de miserable. Les Latins ne sont point les auteurs de la derivation que le mot a subie; ce sont les Romains qui l'ont ainsi detourne; detournement qui, du reste, se concoit sans beaucoup de peine, le prisonnier de guerre etant sujet a toutes les miseres. A mesure que le temps s'est ecoule, le francais y a laisse tomber en desuetude l'acception du captif, et il n'y est plus reste que celle du miserable. Mais une singularite est survenue; au seizieme siecle, la langue savante a francise _captivus_, et en a fait _captif_. Les procedes de la langue populaire et de la langue savante sont tellement differents, que _chetif_ et _captif_, qui sont pourtant le meme mot, marchent cote a cote sans se reconnaitre. Il faut convenir que, _chetif_ ayant irrevocablement perdu son sens de prisonnier, _captif_ est un assez heureux neologisme du seizieme siecle.

Choisir.--Le mot germanique qui a produit notre _choisir_ signifie voir, apercevoir, discerner. Aussi est-ce l'unique acception que _choisir_ a dans l'ancien francais. _Choisir_ au

sens d'elire ne commence a paraitre qu'au quatorzieme siecle. A mesure que _choisir_ s'etablissait au sens d'elire, elire lui-meme eprouvait une diminution d'emploi. Le francais moderne n'a garde aucune trace de la vraie et antique acception de _choisir_. Il n'a pas ete necessaire de donner une forte entorse au mot pour lui attacher le sens d'elire; et discerner, qu'il renferme, conduit sans grande peine a faire un choix. Ici se presente une singularite; tandis que, anciennement, _choisir_ n'a que le sens de voir, _choix_ n'a en aucun temps celui de vue, de regard: il veut toujours dire election. Des l'origine, le traitement du verbe a ete different du traitement du substantif. Discernement, si voisin du sens d'election, a prevalu dans celui-ci tandis que le sens plus general de voir prevalait, selon l'etymologie, dans celui-la. Des lors on concoit que le quatorzieme siecle ne fit pas un grand neologisme de signification quand il rendit _choisir_ synonyme d'elire. Mais _choisir_ au sens de voir en est mort; c'est un cas assez frequent dans le cours de notre langue qu'une nouvelle acception met hors d'usage l'ancienne.

Compliment--_Compliment_ est le substantif de l'ancien verbe _complir_, et signifie accomplissement. Il a ce sens dans le seizieme siecle. Le dix-septieme siecle n'en tient aucun compte, et, laissant dans l'oubli cette acception reguliere, il en imagine une autre, celle de paroles de civilité adressees a propos d'un evenement heureux ou malheureux. Il aurait bien du nous laisser entrevoir quels intermediaires l'avaient conduit si loin dans ce neologisme de signification. Ce qui semble le plus plausible, en l'absence de tout document, c'est que, dans les paroles ainsi adressees, il a vu un accomplissement de devoir ou de bienveillance; et le nom que portait cet acte (compliment ou accomplissement), il l'a transfere aux paroles memes qui s'y prononcaient. Notez en confirmation que le premier sens de compliment, selon le dix-septieme siecle, est discours solennel adresse a une personne revetue d'une autorite. C'est donc bien un accomplissement.

Converser, _conversation_--_Converser_, d'apres son origine latine, veut dire vivre avec, et n'a pas d'autre signification durant tout le cours de la langue, jusqu'au seizieme siecle inclusivement. _Conversation_, qui en est le substantif, ne se comporte pas autrement, et nos aieeux ne l'emploient qu'avec le sens d'action de vivre avec. Puis, tout a coup, le dix-septieme siecle, fort enclin aux neologismes de signification, se donne licence dans _conversation_; et il ne s'en sert plus que pour exprimer un echange de propos. Ce siecle, qu'on dit conservateur, ne le fut pas ici; car, s'il lui a ete licite de passer du sens primitif au sens derive, il n'aurait pas du abolir le premier au profit du second. C'est un dommage gratuit impose a la langue. _Converser_ a ete plus heureux; il a les deux acceptions, et la tradition, d'ordinaire respectable, n'y a

pas été interrompue.

Coquet, coquette.--Un coquet dans l'ancienne langue est un jeune coq. On ne peut qu'applaudir à l'imagination ingénieuse et riante qui a transporté l'air et l'apparence de ce gentil animal dans l'espèce humaine et y a trouvé une heureuse expression pour l'envie de plaire, pour le désir d'attirer en plaisant. On ne sait pas au juste quand la nouvelle acception a été attachée à coquet. Je n'en connais pas d'exemple avant le quinzième siècle.

Cote.--Le sens étymologique est celui d'os servant à constituer la cage de la poitrine. Longtemps, le mot n'en a pas eu d'autre; puis, au seizième siècle, on voit apparaître celui de penchant de colline. En cette acception l'ancienne langue disait un pendant. La cote d'une colline a été ainsi nommée par la même suggestion qui forma cote (coste) et coteau (costeau). On y vit une partie latérale, assimilée dès lors sans difficulté aux os composant la partie latérale de la poitrine. C'est le seizième siècle qui a eu le mérite d'imaginer un tel rapport. Nous usons, sans scrupule, de sa hardiesse néologique qui susciterait plus d'une clameur si elle se produisait aujourd'hui. Toutefois notons que nos aïeux (les aïeux antérieurs au seizième siècle) n'avaient pas été trop mal inspirés en nommant au propre un pendant ce que nous nommons une cote au figuré.

Cour.--Il y avait dans le latin un mot cohors ou chors qui signifiait enclos. Il se transforma dans le bas latin en curtis, qui prit le sens général de demeure rurale. Devenu français, il s'écrivit, étymologiquement, avec un t, court, et figure sous cette forme dans maints noms de lieux, en Normandie, en Picardie et ailleurs. Comme, sous les Mérovingiens et les Carolingiens, les seigneurs et les rois habitaient ordinairement leurs maisons des champs, court prit facilement le sens de lieu où séjourne un prince souverain. On a là un exemple de l'anoblissement des mots. Celui-ci a quitté les champs pour entrer dans les villes et les palais. En la langue d'aujourd'hui, ces deux extrêmes se touchent encore: la basse-cour tient à l'usage primitif, et la cour des princes, à l'usage dérivé. Une fausse étymologie, qui naquit dans le quatorzième siècle et tira notre mot de curia, y supprima le t; mais outre que le t figure dans les dérivés, courtois, courtisan, curia devrait donner non pas cour, mais cuire ou coire. Nous avons laissé la bonne orthographe des douzième et treizième siècles (court), et gardé la mauvaise du quatorzième siècle; si bien qu'il est devenu difficile de comprendre comment, organiquement, on a fait pour former le dérivé courtisan; et l'usage est assez pénaud quand on lui représente que courtisan jure avec cour ainsi travesti.

Demanteler.--Dans le seizieme siecle, _demanteler_ a le sens propre d'oter le manteau, a cote du sens figure: abattre les remparts d'une ville. Aujourd'hui le sens propre a disparu, et l'usage n'a conserve que le sens figure. _Demanteler_ est un neologisme du au seizieme siecle, qu'il faut feliciter d'avoir introduit ce mot au propre et au figure. C'est vraiment une metaphore ingenieuse d'avoir compare les remparts qui defendent une ville au manteau qui defend l'homme des intemperies. Honneur a ceux qui savent faire du bon neologisme!

Devis, _devise_, _deviser_.--Ces mots ne sont pas autre chose que le verbe _diviser_, qui a pris une acception particuliere. D'abord, nos aieux avaient, euphoniquement, de la repugnance pour la meme voyelle formant deux syllabes consecutives dans un mot; ils ont donc dit _deviser_; c'est ainsi que de _finire_ ils avaient fait soit _fenir_, soit _finer_. Puis, usant a leur guise du sens du supin latin _divisum_ qui leur avait donne _deviser_, a nous _diviser_, ils lui ont fait prendre l'acception de disposer, arranger, vu qu'une division se prete a un arrangement des parties. De la, _devise_ a signifie maniere, disposition, propos, discours; ce sens a disparu de la langue moderne, qui l'a transporte sur _devis_, propos, et aussi trace, plan, projet. Quant a la _devise_ d'aujourd'hui, elle est nee du blason, qui donnait ce nom a la division d'une piece honorable d'un ecu. La _devise_ du blason est devenue facilement synonyme d'emblemme ou de petite phrase d'un emblemme. Au sens de partager en parties, l'ancienne langue disait non _diviser_ mais _deviser_, par la regle d'euphonie que j'ai rappee ci-dessus. _Diviser_ est refait sur le latin et n'apparait qu'au seizieme siecle; depuis lors, il n'est plus trace de _deviser_ avec l'acception actuelle de _division_. Si la langue moderne avait garde _deviser_ pour mettre en parties, on aurait vu tout de suite que _deviser_, tenir des propos, etait le meme mot; aujourd'hui _deviser_ et _diviser_ sont deux, et ce n'est qu'une etymologie subtile, mais appuyee par les textes, qui en montre l'identite. En effacant la trace de cette identite ici et ailleurs, l'usage ote a la langue la faculte de voir dans le mot plus qu'il ne contient, pris isolement en soi. Un des charmes des langues anciennes est que la plupart des mots se laissent penetrer par le regard de la pensee a une grande profondeur.

Donzelle.--_Donzelle_ est un mot tombe de haut, car l'origine en est elevee. C'est la forme francaise du bas latin _dominicella_, petite dame, diminutif du latin _domina_. C'etait en effet un titre d'honneur dans l'ancienne langue, equivalent a _damoiselle_ ou _demoiselle_, qui ne sont d'ailleurs que d'autres formes du meme primitif. _Demoiselle_ n'a pas varie dans son acception distinguee; mais _donzelle_ est devenu un terme leste ou de dedain. Les mots ont leurs

decheances comme les familles. Par un esprit de gausserie peu louable, le francais moderne s'est plu a affubler d'un sens pejoratif les termes archaiques restes dans l'usage. _Donzelle_ a ete une de ses victimes.

Droit, _droite_.--L'acception de ce mot au sens de oppose a gauche ne parait pas remonter au dela du seizieme siecle; jusque-la, oppose a _gauche_ s'etait dit _destre_, du latin _dexter_. C'etait le vrai mot, de vieille origine et consacre par l'antiquite premiere ou latine et par l'antiquite seconde ou de la langue d'oïl. Mais tout a coup _destre_ tombe en desuetude; pour remplacer ce mot indispensable, l'usage va chercher l'adjectif _droit_, qui signifie direct, sans courbure, sans detours. Il a fallu certainement beaucoup d'imagination pour y trouver le cote oppose au cote gauche; neanmoins il valait bien mieux conserver _destre_ que creer une amphibologie dans le mot _droit_ en lui donnant deux sens qui ne derivent l'un de l'autre que par une brutalite de l'usage. N'est-ce pas en effet une brutalite impardonnable que de tuer aveuglement d'excellents mots pour leur donner de tres mediocres remplacements?

Dupe.--La _dupe_ est un ancien nom (usite encore dans le Berry sous la forme de _dube_) de la huppe, oiseau. La huppe ou dupe passe pour un des plus niais. Il a donc ete facile a l'esprit populaire de transporter le nom de l'oiseau aux gens qui se laissent facilement attraper. Toutefois, il faut noter que c'est l'argot ou jargon qui a fourni cette acception detournee; ainsi nous l'apprend Du Cange dans une citation d'un texte du quinzieme siecle; citation qui montre que ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue va chercher des supplements dans l'argot. Quand on emploie le verbe _duper_, il est certainement curieux de parcourir en pensee le chemin qu'a fait le sens du langage populaire pour tirer d'une observation de chasseur ou de paysan sur le peu d'intelligence d'un oiseau un terme aussi expressif. Malheureusement, _dupe_ comme nom de l'oiseau a completement peri dans la langue actuelle. Quand nous disons un etourneau pour un homme etourdi, une pie pour une femme bavarde, comme etourneau et pie sont restes noms d'oiseaux, rien ne nous masque la metaphore. Mais _dupe_ n'est plus pour nous un nom d'oiseau, et, au sens de personne facile a tromper, ce n'est qu'un signe que l'on penserait conventionnel, si l'etymologie ne rendait pas son droit a l'origine concrete, reelle, du mot.

Echapper.--Que l'on se reporte par la pensee au temps ou nos aieux parlaient encore latin, mais un latin populaire qui derogait beaucoup a la langue classique. A ce moment se forma le mot _capa_, que les etymologistes derivent de _capere_, contenir, et qui designe un vetement embrassant tout le corps. Il fut facile d'en produire le compose _excapare_, signifiant tirer hors de la chape, ou sortir de la chape. Dans ce milieu

neo-latin, le terme classique *_evadere_* n'était pas en usage. Le langage, et surtout le langage populaire, a de l'inclination pour le style métaphorique. C'est à ce style qu'appartient *_échapper_*; on se plut à dire sortir de la chape, au lieu de dire s'évader; et le verbe nous est resté, mais sans le piquant qu'il avait à l'origine; car qui, en disant *_échapper_*, songe désormais à une *_chape_*, ou, s'il y songe, ose se fier à une si forte métaphore?

Eclat--Les neologismes de signification sont quelquefois à noter aussi bien que les neologismes de mot. D'origine, *_eclat_* signifie un fragment détaché par une force soudaine. Dès le quinzième siècle, tout en gardant son acception primitive, il prend celle de bruit grand et soudain; mais ce n'est que dans le dix-septième siècle qu'il reçoit sa dernière transformation, celle qui, au propre et au figuré, lui attribue l'acception d'apparition d'une grande lumière. Les transformations de sens sont bien enchaînées. L'usage a mis un long temps entre chacune; la rupture d'un fragment l'a conduit à un grand bruit; puis un grand bruit l'a conduit à une grande lumière. Il n'y a qu'à le féliciter d'avoir ainsi étendu le champ occupé par le mot.

Econduire--Ce verbe est un cas assez compliqué de pathologie linguistique. Il ne se trouve qu'au quinzième siècle avec le sens d'excuser, c'est-à-dire de se défaire, par paroles, de quelqu'un ou de quelque chose. Or ce sens ne peut, à aucun titre, appartenir à *_econduire_*, qui représente *_exconducere_*, conduire hors. Mais, dans les siècles antérieurs qui n'ont pas *_econduire_*, on trouve *_escondire_*, qui a précisément, et par l'étymologie et par l'usage, la signification d'employer la parole pour écarter quelqu'un ou quelque chose; car il vient du latin fictif *_excondicere_*. À un certain moment, la langue, se méprenant, a donné à *_escondire_* la forme *_econduire_*, en lui laissant son acception propre qui ne lui convenait plus; puis, l'étymologie reprenant ses droits, les modernes, sans lui ôter sa signification usurpée, lui ont restitué le sens légitime de conduire hors. Si au quinzième siècle l'usage n'avait pas commis la lourde faute de transformer *_escondire_* en *_econduire_*, on aurait gardé *_escondire_* pour se défaire de... par paroles, et créé *_esconduire_* pour écarter, éloigner. Au lieu de cela, il a double la méprise; si c'est *_escondire_* qu'il a voulu garder, ce verbe ne peut signifier conduire hors; si c'est *_econduire_* qu'il a voulu créer, ce verbe ne peut signifier se défaire par paroles. Mais le mal est fait; il ne reste plus qu'à se soumettre et à juger.

Epellation, *_epeler_*--Eh quoi! va-t-on me dire, vous écrivez *_epellation_* par deux *_l_* et *_epeler_* par une seule; soyez donc conséquent, et mettez ou *_epelation_* ou *_epeller_*. Ami lecteur, ne m'accusez pas, c'est l'usage qui le veut; mais il n'a pas été

judicieux, d'autant plus digne de blâme que *_epellation_* est un neologisme qui n'aurait pas dû présenter de difformité. Il est bien vrai que nous disons *_appeler_* par une seule *_l_*, et *_appellation_* par deux; et c'est sur ce modèle qu'on s'est cru autorisé à écrire et à prononcer *_epellation_*; faible justification d'une faute d'orthographe. *_Appellation_* dérive non de *_appeler_*, mais directement du latin *_appellationem_*, tandis qu'il n'y a point de latin *_expellationem_* qui puisse donner *_epellation_*; ce mot vient donc *_d'epeler_*, et l'on n'avait pas la liberté de doubler *_l_*. Mais qu'est ce verbe *_epeler_*? un très vieux mot qu'on trouve dans nos anciens textes, qui n'a rien de commun avec *_appeler_* et qui provient du germanique. Le sens propre en est expliquer, signifier; la langue moderne, le détournant de son acception générale, lui a donné l'acception spéciale de nommer les lettres pour en former un mot. Et vraiment, quand on lit dans un document du douzième siècle: *_Bethsames, cest nom espelt_* (ce nom veut dire) *_cite de soleil_*, on touche le moderne *_epeler_*. Fait bien curieux, certains mots peuvent avoir une existence latente que rien ne révèle; on les croirait morts et pourtant ils ne le sont pas. *_Espeler_* au sens d'expliquer, de signifier, est depuis longtemps hors d'usage; il semblait oublié; mais il ne l'était pas tellement que l'usage ne soit allé le chercher dans sa retraite, et même l'ait assez rajeuni pour lui attribuer un emploi nouveau.

Epiloguer.--Les mots ne nous appartiennent pas; ils proviennent non de notre fonds, mais d'une tradition. Nous ne pouvons en faire sans réserve ce que nous voulons, ni les séparer de leur nature propre pour les transformer en purs signes de convention. On est donc toujours en droit de rechercher, dans les remaniements que l'usage leur inflige, ce qui reste, si peu que ce soit, de leur acception primordiale et organique. *_Epiloguer_* exista dans les quinzième et seizième siècles. Je n'en connais pas d'exemple qui remonte plus haut, à moins qu'on ne suppose l'existence du verbe grâce à l'existence du substantif verbal, attestée au quatorzième siècle par une citation de Du Gange: <<*_Epilogacion_*, c'est longue chose brièvement recitée.>> *_Epilogue_*, *_epilogus_*, <epi'logos>, signifient discours ajouté à un autre discours; aussi le verbe qui en dérive n'a-t-il dans ces deux siècles que le sens de résumer, récapituler. Jusque-là tout va de soi; mais le dix-septième siècle, qui reçoit le mot, n'en respecte pas la signification, et il l'emploie sans vergogne au sens de critiquer, trouver à redire. Est-ce pure fantaisie? non, pas tout à fait; dans ces écarts il y a de la fantaisie sans doute, mais il y a aussi un remora imposé par le passé. À ce terme manifestement d'origine savante et qui lui déplut comme terme courant, l'usage, en un moment d'humeur, s'avisait de lui infliger une signification péjorative; et, cela fait, on passa sans grande peine de résumer, récapituler, à critiquer, trouver à redire.

Espiegle.--On peut admirer comment une langue sait faire de la grace et de l'agrement avec un mot qui semblait ne pas s'y preter. Il y a en allemand un vieux livre intitule _Till Ulspiegle_, qui decrit la vie d'un homme ingenieur en petites fourberies. Remarquons que _Ulespiegel_ signifie miroir de chouette. Laissant de cote ce qui pouvait se rencontrer de peu convenable dans les faits et gestes du personnage, notre langue en a tire le joli mot _espiegle_, qui ne porte a l'esprit que des idees de vivacite, de grace et de malice sans mechancete. C'est vraiment, qu'on me passe le jeu de mot, une espielerie de bon aloi, que d'avoir ainsi transfigure le vieil et rude _Ulespiegle_.

Fille.--Ce mot, si noble et si doux, est un de ceux que la langue moderne a le plus maltraites; car elle y a introduit quelque chose de malhonnete. L'ancienne langue exprimait par fille uniquement la relation de l'enfant du sexe feminin au pere ou a la mere; elle avait plusieurs mots pour designer la jeune femme, _mescine_, _touse_, _bachele_ et son diminutif _bachelette_, _garce_ (voy. ce mot plus loin), enfin _pucelle_, qui n'avait pas le sens particulier d'aujourd'hui et qui representait, non pour l'etymologie, mais pour la signification, le latin _puella_. La perte profondement regrettable de ces mots essentiels a fait qu'il n'a plus ete possible de rendre, sinon par une periphrase (_jeune fille_), le latin _puella_, ou bien l'allemand _Madchen_ et l'anglais _maid_. Mais ce n'a pas ete le seul dommage: _fille_ a ete degrade jusqu'a signifier la femme qui se prostitue. L'usage est parfois bien intelligent et bien ingenieur; mais ici il s'est montre denue de prevoiance et singulierement grossier et malhonnete.

Finance.--Le latin disait _solvere_ pour payer. De ce verbe, l'ancien francais fit _soudre_ avec le meme sens. Pourquoi ce verbe, qui satisfaisait au besoin de rendre une idee essentielle, ne devint-il pas d'un usage commun, et laissa-t-il a la langue l'occasion de chercher a detourner de leur acception effective des mots qui ne songeaient guere, qu'on me permette de le dire, a leur nouvel office? C'est ce qui n'est pas explique et rentre dans ce que j'appelle pathologie verbale. D'un cote, l'imagination populaire se porta sur le verbe latin _pacare_, appaiser, pour lui imposer le sens de payer; et, en effet, un paiement est un apaisement entre le creancier et le debiteur. En meme temps, l'ancienne langue prenait le verbe _finir_, qui signifie _finir_, et s'en servait pour dire: payer une somme d'argent; en effet, effectuer un paiement c'est finir une affaire. Du participe present de ce verbe _finier_, aujourd'hui inusite, vient le substantif _finance_, qui avait aussi dans l'ancienne langue le sens primitif de terminaison. En se deteriorant de la sorte, c'est-a-dire en prenant une acception

tres detournee, tout en laissant tomber hors de l'usage l'acception naturelle, les mots deviennent des signes purement algebriques qui ne rappellent plus a l'esprit rien de concret et d'image. Si _finance_ signifiant terminaison etait reste a cote de _finance_ signifiant argent, on aurait ete constamment invite a se demander quel etait le lien entre les deux idees; mais, l'un etant efface, l'autre n'est plus qu'un signe arbitraire pour tout autre que l'etymologiste, qui fouille et interprete le passe des mots.

Flagorner--Quelle que soit l'etymologie de ce mot, qui demeure douteuse, le sens ancien (on n'a pas d'exemples au dela du quinzieme siecle) est bavarder, dire a l'oreille; puis ce sens se perd, et sans transition, du moins je ne connais pas d'exemple du dix-septieme siecle, on voit au dix-huitieme _flagorner_ prendre l'acception qui est seule usitee presentement. Quelle est la nuance qui a dirige l'usage pour infliger au verbe cette considerable perversion? Est-ce que, inconsciemment, on a attribue par une sorte de pudeur linguistique, a la _flagornerie_ le soin de parler bas, de ne se faire entendre que de pres et a voix basse? Ou bien plutot, est-ce que, la syllabe initiale _fla_ etant commune a _flagorner_ et a _flatter_, l'usage, qui ne sait pas se defendre contre ces sottises confusions, a cru a une communaute d'origine et de sens?

Flatter--Le latin avait _blandiri_, dont le vieux francais fit _blandir_. Mais les couches populaires n'etaient pas un milieu ou tous les beaux mots aient eu le droit ou la chance de penetrer; et leur parler, qui fit si souvent la loi, chercha un vocable qui fut plus a leur portee. Le germanique _flat_ ou _flaz_, qui signifie plat, avait passe dans les Gaules. On en fit le verbe _flatter_, qui signifiait proprement rendre plat, puis alla figurement au sens de caresser comme avec la main, et par suite de flatter. C'est ainsi que l'on supplea a _blandiri_, qui ne devint pas populaire, et a _adulari_, qui n'a laisse dans la langue d'oil aucune trace. _Adulateur_ ne se trouve que dans le quatorzieme siecle et _aduler_ dans le quinzieme. Ce sont des mots savants, forges directement du latin; la vieille langue en eut fait le substantif _aulere, auleor_ et le verbe _auler_.

Franchir--Personne de ceux qui emploient couramment ce verbe ne songe au sens propre et ancien. Dans la langue des hauts temps, il n'a que la signification de rendre franc, libre; et, s'il l'avait conservee jusqu'a nous, on s'indignerait de l'audace du novateur qui l'emploierait pour signifier: traverser franchement, resolutement des obstacles. Ce hardi neologisme s'est opere au quinzieme siecle; et, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il a fait tomber en complete desuetude l'acception

legitime, et qu'il est reste seul en possession de l'usage.
Dans l'opinion commune, l'usage est un despote qui fait ce qu'il veut, sans autre regle que son caprice; mais son caprice meme ne peut se soustraire aux conditions que chaque mot presente; et, quand on recherche ces conditions, on trouve qu'il a obei autant qu'il a commande.

Fripon--_Fripon_, au debut de son emploi, signifia seulement gourmand, aimant a manger: c'est au dix-septieme siecle que le changement de sens s'opere. Cependant _friponner_, qui veut dire bien manger, commence au seizieme siecle, dans Montaigne, a prendre le sens actuel et moderne. Aujourd'hui le sens original est completement oublie. Ici encore l'acception neologique a tue l'acception primitive. Tout en blamant ces executions qui sacrifient completement l'ancien au nouveau, ce qui importe ici, c'est de concevoir par quelle deviation l'usage a passe de l'un a l'autre. Le _fripon_ (gourmand) est entache d'un defaut; de plus, il est fort enclin aux petits larcins pour satisfaire sa gourmandise. C'est la que le neologisme a trouve son point d'appui pour faire d'un gourmand un filou. _Fripon_ aurait lieu de se plaindre d'avoir ete ainsi metamorphose. C'est une degradation; car, d'un defaut leger et qui n'est pas toujours mal porte, on a fait un coquin, un voleur. D'autres mots tombent de plus haut; mais ce n'en est pas moins une chute.

Fronder--Qui aurait jamais imagine que _fronder_, c'est-a-dire lancer une pierre ou une balle avec la fronde, engin qui n'est presque plus en usage, prendrait le sens de faire le mecontent, critiquer? C'est un hasard qui a produit ce singulier resultat. Au temps des troubles de la minorite de Louis XIV, des enfants avaient l'habitude de se reunir dans les fosses de Paris pour lancer des pierres avec la fronde, se dispersant des qu'ils voyaient paraitre le lieutenant civil et revenant quand il n'etait plus la. Bachaumont compara, un jour, le parlement a ces enfants qui lancaient des pierres, que la police dispersait et qui revenaient pour recommencer. De la vint la _Fronde_, nom de la revolte contre Mazarin et contre l'autorite royale, et la _Fronde_ produisit sans peine le verbe _fronder_.

Gagner--Ce verbe, par son etymologie germanique, a le sens de paitre, qu'il a conserve en termes de chasse, et dans _gagnage_ qui veut dire paturage. La langue d'oïl, du sens rural de paitre, a passe a l'acception rurale aussi de labourer; puis le profit fait par la culture s'est dans _gagner_ generalise a signifier toute sorte de profits, seul sens reste en usage. La meme deviation de signification se voit dans le provençal _gazanhar_ et l'italien _guadagnare_. Cette deviation merite d'etre notee a cause du fait parallele que la langue latine presente: le latin _pecunia_, qui signifie argent monnaie, est originaiement un terme rural, par _pecus_, mouton, bete de

campagne. Le mot latin nous reporte a un temps tres ancien ou, dans la vieille Italie, les troupeaux faisaient la principale richesse. _Gagner_ est d'une epoque beaucoup moins reculee; pourtant lui aussi represente un etat de choses ou la paissance tient un haut rang dans la fortune des hommes; c'est que l'invasion germanique, a laquelle le mot _gagner_ appartient, avait reproduit quelqu'une des conditions d'une societe pastorale.

Galetas--Quelle decheance! A l'origine, _galetas_ est le nom d'une tour de Constantinople. Puis ce mot vient a signifier un appartement dans la maison des templiers, a la Cour des comptes, et une partie importante d'un grand chateau. La chute n'est pas encore complete; mais, au quinzieme siecle, le sens s'amoindrit; et, au seizieme, le _galetas_ est devenu ce que nous le voyons. C'est bien la peine de venir des bords du Bosphore pour se degrader si miserablement. N'est-ce pas ainsi que l'on voit des familles descendre peu a peu des hauts rangs et se perdre dans la misere et l'oubli de soi-meme?

Garce, garcon, gars--Ces trois mots n'en font qu'un, proprement: _gars_ est le nominatif, du bas latin _garcio_, avec l'accent sur _gar_; _garcon_ est le regime, de _garcionem_, avec l'accent sur _o_; _garce_ est le feminin de _gars_. Dans l'ancienne langue, _gars_, _garcon_, signifie enfant male, jeune homme; mais, de bonne heure, il s'y mele un sens defavorable, et souvent ce vocable devient un terme d'injure, signifiant un mauvais drole, un lache. Cette acception facheuse n'a pas penetre dans la langue moderne. Il n'en est pas de meme de _garce_. Tandis que, dans l'ancienne langue, _garce_ signifie une jeune fille, en dehors de tout sens mauvais, il est devenu dans la langue moderne un terme injurieux et grossier. Il semblerait que le mot n'a pu echapper a son destin: en passant dans l'usage moderne, _garcon_ s'est purifie, mais _garce_ s'est degrade. Il vaut la peine de considerer d'ou provient ce jeu de significations. Le sens propre de _garcon_, _garce_, est jeune homme, jeune femme. Comme les jeunes gens sont souvent employes en service, le moyen age donna par occasion a _garcon_ l'acception de serviteur d'un ordre inferieur, au-dessous des ecuyers et des sergents. Une fois cette habitude introduite, on conçoit qu'une idee pejorative ait pris naissance a l'egard de ce mot, comme il est arrive pour _valet_. De la le sens injurieux que l'ancienne langue, non la moderne, attribua a _garcon_. Ceci est clair; mais comment garce est-il tombe si bas qu'il ne peut plus meme etre prononce honnetement? Je ne veux voir la que quelque brutalite de langage qui malheureusement a pris pied, fletrissant ce qu'elle touchait; brutalite qui se montre, a un pire degre encore, dans _fille_, dont il faut comparer l'article a celui de _garce_.

Garnement--_Garnement_, anciennement _garniment_, vient de

garnir. Comment un mot issu d'une telle origine a-t-il pu jamais arriver au sens de mauvais drole, de vaurien? Le sens original est ce qui garnit: vetement, ornement, armure. Dans les hauts temps, il n'y en a pas d'autre. Mais, au quatorzieme siecle (car ce grand neologisme d'acception ne nous appartient pas, il appartient a nos aieux), l'usage transporte hardiment ce qui garnit a celui qui est garni; et, avec l'epithete de mechant, de mauvais, il fait d'une mauvaise veture un homme qui ne vaut pas mieux que son habillement. Il va meme (car il ne dit jamais un bon garnement) jusqu'a supprimer l'epithete mechant, mauvais, sans changer le sens: un garnement. On doit regretter que, pour la singularite des contrastes, le sens de vetement n'ait pas ete conserve a cote de celui de mauvais sujet.

Garnison--_Garnison_ et _garnement_ sont un meme mot, avec des finales differentes et avec une signification primitive identique. Ils expriment tous les deux ce qui garnit: vetements, armures, provisions. Longtemps ils n'ont eu l'un et l'autre que cette acception; mais, dans le cours du parler toujours vivant et toujours mobile, on a vu ce qu'il est advenu de _garnement_, qui n'a garde aucune trace du sens qui lui est inherent. La transformation a ete moins etrange pour _garnison_. Du sens de ce qui garnit, il n'y a pas tres loin au sens d'une troupe qui defend, garnit une ville, une forteresse. Mais, quand on lit, par exemple, une phrase comme celle-ci: _Le plus mechant garnement de la garnison_, quel est celui qui, sans etre averti, imaginera qu'il a la sous les yeux deux mots de meme origine et de meme acception premiere?

Gauche--L'ancienne langue ne connait que _senestre_, en latin _sinister_. Puis au quinzieme siecle apparait un mot (_gauche_) signifiant qui n'est pas droit, qui est de travers. Au quinzieme siecle, _senestre_ commence a tomber en desuetude, et c'est _gauche_ qui le remplace. Pourquoi? peut-etre parce que, le sentiment de l'usage attachant une inferiorite a la main de ce cote, _senestre_ n'y satisfait pas. Il y avait satisfait dans la latinite; car _sinister_ a aussi un sens pejoratif que nous avons conserve dans le vocable moderne _sinistre_. En cet etat, l'usage se porta sur gauche, qui remplit la double condition de signifier oppose au cote droit et oppose a adresse. L'italien, mu par un meme mobile, a dit la main gauche de deux facons: _stanca_, la main fatiguee, et _manca_, la main estropee.

Geindre--_Geindre_ est la forme francaise reguliere que doit prendre le latin _gemere_. Avec l'accent sur la premiere syllabe, _gemere_ n'a pu fournir qu'un mot francais ou cette meme premiere syllabe eut l'accent. Mais a cote, des les anciens temps, existait _gemir_, qui provient d'une formation barbare, _gemere_, au lieu de _gemere_. Ces deux verbes, l'usage moderne ne les a pas laisses synonymes. Suivant la tendance qu'il a de

donner à la forme la plus archaïque un sens péjoratif, il a fait de *_geindre_* un terme du langage vulgaire ou le gémissement est présente comme quelque chose de ridicule ou de peu sérieux. Au contraire, *_gémir_* est le beau mot, celui qui exprime la peine morale et la profonde tristesse.

Gent, s. f.--Il est regrettable, je dirais presque douloureux, que des mots excellents et honorables subissent une dégradation qui leur inflige une signification ou basse ou moqueuse et qui les relegue hors du beau style. *_Gent_* en est un exemple. Encore au commencement du dix-septième siècle, il était d'un usage relevé, et Malherbe disait la gent qui porte turban; le cardinal du Perron, une gent invincible aux combats; et Segrais, cette gent farouche. Aujourd'hui cela ne serait pas reçu; on rirait si quelque chose de pareil se rencontrait dans un vers moderne de poésie soutenue; car *_gent_* ne se dit plus qu'en un sens de dénigrement ou qu'en un sens comique. À quoi tiennent ces injustices de l'usage? à ce que *_gent_*, tombant peu à peu en désuétude, est devenu archaïque. Sous ce prétexte, on l'a dépouillé de la noblesse, et on en a fait un roturier ou un vilain.

Gourmander--*_Gourmander_*, verbe neutre, signifie manger en gourmand, et ne présente aucune difficulté; c'est un dérivé naturel de l'adjectif. Mais *_gourmander_*, verbe actif, signifie reprimander avec dureté ou vivacité; comment cela, et quelle relation subtile l'usage a-t-il saisie entre les deux significations? Malheureusement, *_gourmand_* ne paraît pas un mot très ancien, du moins le premier exemple connu est du quatorzième siècle; de plus, l'origine en est ignorée; ces deux circonstances ôtent à la déduction des sens son meilleur appui. Pourtant une lueur est fournie par E. Deschamps, écrivain qui appartient aux quatorzième et quinzième siècles. Il parle d'une souffrance qui vient chaque jour vers la nuit *_Pour son corps nuire et gourmander_*. *_Gourmander_* signifie ici léser, attaquer. Faut-il penser que de l'idée de *_gourmand_* attaquant les mets, on a passé à l'idée de l'effet de cette attaque, et qu'on a fait de la sorte *_gourmander_* synonyme, jusqu'à un certain point, de nuire et d'attaquer? Cela est bien subtil et bien fragile; mais je n'ai rien de mieux. *_Gourmander_* est un problème que je livre aux curieux de la dérivation des significations; c'est une partie de la lexicographie qui a son intérêt.

Greffe (le) et *_Greffe_* (la)--Parmi les personnes étrangères aux études étymologiques, nul ne pensera que le *_greffe_* d'un tribunal et la *_greffe_* des jardiniers soient un seul et même mot. Rien pourtant n'est mieux assuré. Les deux proviennent du latin *_graphium_*, poinçon à écrire; on sait que les anciens écrivaient avec un poinçon sur des tablettes enduites de cire. De poinçon à écrire, on tire le sens de lieu où l'on écrit, ou

l'on conserve ce qui est écrit. Voilà pour _greffe_ du tribunal. Mais c'est aussi d'un poinçon que l'on se sert pour pratiquer certaines entes; de là on tire l'action de placer une ente et le nom de l'ente elle-même. Voilà pour la _greffe_ des jardiniers. Heureusement l'usage a mis, par le genre, une différence entre les deux emplois.

Grief, grieve--_Grief_ nous offre une déformation de prononciation; il représente le _grav_ du latin _grav-is_, qui est monosyllabique; et pourtant il est devenu chez nous disyllabique. C'est une faute contre la dérivation étymologique, laquelle ne permet pas de doubler un _a_ de manière à en faire deux sons distincts.

Cela a été cause par une particularité de la très ancienne orthographe. Dans les hauts temps, ce mot s'écrivait _gref_ ou _grief_, mais était, sous la seconde forme, monosyllabique comme sous la première. Comment prononçait-on _grief_ monosyllabe? nous n'en savons rien. Toujours est-il que, dans les bas temps, l'orthographe _grief_ ayant prévalu, il fut impossible de l'articuler facilement en une seule émission de voix. De là est né le péché fâcheux contre l'équivalence des voyelles en _gravis_ dans le passage du latin au français.

Griffonner--Ce verbe est un néologisme du dix-septième siècle. On a bien dans le seizième un verbe _griffonner_ ou _griffonnier_, mais c'est un terme savant qui se rapporte au _griffon_, animal fabuleux, qu'on disait percer la terre pour en tirer l'or: griffonnier l'or, lit-on dans Châlons. Pourtant l'origine de notre _griffonner_ remonte au seizième siècle et est due à un joli néologisme de Marot. Il nomme _griffon_ un scribe occupé dans un bureau à barbouiller du papier. _Griffon_ en ce sens n'a pas duré, et nous l'avons remplacé par _griffonneur_. Comment Marot a-t-il imaginé la dénomination plaisante que je viens de rapporter? Sans doute il n'a vu dans le barbouillage du scribe qu'une opération de _griffes_; et dès lors le _griffon_, arme et pourvu de _griffes_, lui a fourni l'image qu'il cherchait.

Grivois--Un _grivois_, une _grivoise_, est une personne d'un caractère libre, entreprenant, alerte à toute chose; mais bien déçu serait celui qui en chercherait directement l'étymologie. Le sens immédiatement précédent, qui d'ailleurs n'est plus aucunement usité, est celui de soldat en général; le soldat se prêtant par son allure déterminée à fournir l'idée, le type de ce que nous entendons aujourd'hui par _grivois_. Est-ce tout? pas encore, et la filière n'est point à son terme. Avant d'être un soldat en général, le _grivois_ fut un soldat de certaines troupes étrangères. Encore un pas et nous touchons à l'origine

de notre locution. Le _grivois_ des troupes étrangères était ainsi nommé parce qu'il usait beaucoup d'une _grivoise_, sorte de tabatière propre à raper le tabac. _Grivoise_ est l'alteration d'un mot suisse _rabeisen_, raper à tabac (proprement fer à raper). Quel long chemin nous avons fait! et quelle bizarrerie, certainement originale et curieuse, a tiré d'une espèce de raper un mot vif et alerte, qu'il n'est pas déplaisant de posséder!

Groin--La prononciation offre ici le même cas pathologique que pour _grief_; elle représente par deux syllabes une syllabe unique du latin. En effet _groin_ vient de _grun-nire_, qui a donné _grogn-er_, ou _grogn_ est monosyllabique comme cela doit être. La vieille langue n'avait pas, bien entendu, cette faute; elle était trop près de l'origine pour se méprendre. Mais ici, comme dans _grief_, l'_r_ a fait sentir son influence; la difficulté d'énoncer monosyllabiquement ce mot a triomphé des lois étymologiques, et le _grun_ latin est devenu le disyllabe _groin_. Je regrette, en ceci du moins, que le spiritisme n'ait aucune réalité, car j'aurais évoqué un Français du douzième siècle, et l'aurais prié d'articuler _groin_ près de mon oreille. Faute de cela, la prononciation monosyllabique de _groin_ reste, pour moi du moins, un problème.

Guerir--Ce mot vient d'un verbe allemand qui signifie garantir, protéger. Et en effet l'ancienne langue ne lui connaît pas d'autre acception. Au douzième siècle, _guerir_ ne signifie que cela; mais au treizième siècle la signification de délivrer d'une maladie, d'une blessure, s'introduit, et fait si bien qu'elle ne laisse plus aucune place à celle qui avait les droits d'origine. Que faut-il penser de ce néologisme, fort ancien puisqu'il remonte jusqu'au treizième siècle? En général, un néologisme qui n'apporte pas un mot nouveau, mais qui change la signification d'un mot reçu n'est pas à recommander. La langue avait _saner_ du latin _sanare_; _saner_ suffisait; il a péri, laissant pourtant des parents, tels que _sain_, _santé_ qui le regrettent. D'ailleurs, la large signification du _guerir_ primitif s'est partagée entre les verbes garantir, protéger, défendre, qui ne la représentent pas complètement. Le treizième siècle aurait donc mieux fait de s'abstenir de toucher au vieux mot; mais de quoi l'usage s'abstient-il, une fois qu'une circonstance quelconque l'a mis sur une pente de changement?

Habillement, _habiller_--Il n'y a dans ces mots rien qui rappelle le vêtement ou l'action de vestir. _Vêtement_ et _vestir_ sont les mots propres qui nous viennent du latin et que nous avons conservés, mais l'inclination qu'a le langage à détourner des vocables de leur sens primitif et à y infuser des particularités inattendues, s'est emparée d'_habiller_, qui, venant d'_habile_, signifie proprement rendre habile, disposer. L'homme vêtu est plus habile, plus dispos, plus propre à

différents offices. C'est ainsi qu' _habiller_ s'est spécifié de plus en plus dans l'acception usuelle qu'il a aujourd'hui. On ne trouve plus l'acception originelle et légitime que dans quelques emplois techniques: _habiller_ un lapin, de la volaille, les dépouiller et les vider; en boucherie, _habiller_ une bête tuée; en pêche, _habiller_ la morue, la fendre et en ôter l'arête; en jardinage, _habiller_ un arbre, en écourter les branches, les racines, avant de le planter. A ce propos, c'est le lieu de remarquer que les métiers sont particulièrement tenaces des anciennes acceptions. Ici, comme dans plusieurs autres cas, il y a lieu de regretter qu' _habiller_ , prenant le sens de vêtir, puisque ainsi le voulait l'usage, n'ait pas conservé à côté son acception propre. _Habiller_ , signifiant vêtir, est un néologisme assez ingénieux, mais peu utile en présence de _vêtir_ , et nuisible parce qu'il a produit la désuétude de la vraie signification.

Hasard.--_Fortuit_ , du latin _fortuitus_ , ne se trouve qu'au seizième siècle. _Fortuite_ est un latinisme qui n'apparaît que de notre temps. De la sorte, ce que les Latins exprimaient par le substantif _fors_ n'avait point de correspondant; et une idée essentielle faisait défaut à la langue. Il advint qu'une sorte de jeu de dés recut dans le douzième siècle le nom de _hasart_ , fourni par un incident des croisades. Le fortuit règne en maître dans le jeu de dés. L'usage, et ce fut une grande marque d'intelligence, sut tirer de là une signification bien nécessaire. Il est quelquefois obtus et déraisonnable, mais, en revanche, il est aussi, à ses moments, singulièrement ingénieux et subtil. Qui aurait songé dans son cabinet à combler, grâce à un terme de jeu, la lacune laissée par la disparition du terme latin? C'est un de ces cas où il est permis de dire que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire.

Hier.--La prononciation fait de ce mot un disyllabe; et pourtant il représente une seule syllabe latine, _her-i_ ; c'est donc une faute considérable contre l'étymologie. L'ancienne langue ne la commettait pas; elle écrivait suivant les dialectes et suivant les siècles _her_ ou _hier_ , mais toujours monosyllabique. Cela a duré jusqu'au dix-septième siècle; et encore plusieurs écrivains de ce temps suivent l'ancien usage. Toutefois c'est alors que commence la résolution de l'unique syllabe archaïque en deux; résolution qui a prévalu. Notez pourtant que la conséquence n'est pas allée jusqu'au bout et que, dans _avant-hier_ , _hier_ est monosyllabe. La faute qui a redoublé l'unique syllabe latine _heri_ est toute gratuite; car elle n'a pas l'excuse de la difficulté de prononciation, comme pour _grief_ ou _groin_ . _Hier_ se prononce monosyllabe aussi facilement que disyllabe; et les Vaugelas n'ont pas été des puristes assez vigilants pour faire justice d'une prévarication qui s'impatronisait de leur temps.

Interesser, _interet_.--Quand on parcourt les significations du verbe _interesser_, on en rencontre une qui se trouve en discordance avec le sens general de ce mot; c'est celle ou il devient synonyme d'endommager, leser, alors qu'on dit en parlant d'une blessure: La balle a interesse le poumon. D'ou vient cela? Pour avoir l'explication, il faut recourir au substantif _interet_, et encore non a l'usage moderne, mais a l'usage ancien. En lisant l'historique de ce mot, que j'ai donne dans mon Dictionnaire, on voit _interet_ jouer d'une maniere remarquable entre dommage et dedommagement, ce qui importe (latin _interest_) se pretant a signifier ce qui importe en mal comme ce qui importe en bien. C'est du sens de dommage implique dans _interesser_ qu'est venue l'acception d'endommager. Au reste, ni le verbe ni le substantif n'appartiennent aux origines de notre idiome; la forme meme l'indique; le latin _interesse_, _interfui_, aurait donne _entrestre_, _entrefu_. Ils apparaissent dans le quatorzieme et le quinzieme siecles probablement suggeres par des mots congeneres en provençal, en espagnol, en italien. Ce neologisme a ete tout a fait heureux. Il faut signaler les bienfaits comme les mefaits du neologisme.

Jument.--Dans la tres ancienne langue, _jument_ signifiait seulement bete de somme, ce qui est le sens de _jumentum_ en latin. Mais le mot s'etait particularise des le treizieme siecle, et, a cote de l'acception de bete de somme, il a aussi celle de cavale. Aujourd'hui la premiere est absolument obliteree, et il ne reste plus que la seconde. En ceci, la langue s'est montrée bien mauvaise menagere des ressources qu'elle possedait. Le latin lui avait fourni regulierement _ive_, de _equa_, femelle du cheval. Elle n'avait aucune raison de laisser perdre cet excellent mot; mais surtout elle devait conserver a _jument_ son acception de bete de somme, non seulement a cause de la descendance directe du latin, mais aussi a cause qu'il exprimait en un seul vocable ce que nous exprimons par la locution composee bete de somme. Or un vocable simple vaut toujours mieux qu'un terme compose, autant pour la rapidite du langage que pour la precision. _Cavale_ ou _ive_ pour la femelle du cheval, _jument_ pour toute bete de somme, voila l'etat ancien et bon de la langue. La malencontreuse aperception qui, dans le terme generique de bete de somme, trouva le terme particulier de cavale, troubla tout. _Jument_ ainsi accapare, comment faire pour rendre _jumentum_? Il n'y avait plus d'autre recours qu'au lourd procede des vocables composes; procede d'autant plus desagreable que le francais n'a pas la ressource de faire un seul mot de plusieurs et de dire bete-somme comme l'allemand dit _Lastthier_.

Ladre.--Il est dans l'Evangile un pauvre nomme Lazare, qui, couvert d'ulceres, gemit a la porte du riche. Le moyen age specifia davantage la maladie dont ce pauvre homme etait affecte,

et il en fit un lepreux. Apres cette specification, _Ladre_ (Lazarus, avec l'accent sur _a_, a donne Ladre au francais), perdant sa qualite de nom propre, est devenu un nom commun et signifie celui qui est affecte de lepre. Ceci est un procede commun dans les langues. Les derivations ne se sont pas arretees la. Le nom de la lepre qui affecte l'homme a ete transporte a une maladie particuliere a l'espece porcine et qui rend la chair impropre aux usages alimentaires. A ce point, ayant de la sorte une double maladie physique qui diminue notablement la sensibilite de la peau de l'individu, homme ou bete, on est passe (qui _on_? _on_ represente ici la tendance des groupes linguistiques a modifier tantot en bien, tantot en mal, les mots et leurs significations), on est passe, dis-je, a un sens moral, attribuant a _ladre_ l'acception d'avare, de celui qui lesine, qui n'a egard ni a ses besoins ni a ceux des autres. Il n'y a aucune raison de medire de ceux qui, les premiers, firent une telle application; ils n'ont pas ete mal avises, si l'on ne considere que la suite des derivations et l'enrichissement du vocabulaire. Mais a un autre point de vue, qui aurait predit au _Lazare_ de l'Evangile que son nom signifierait le vice de la lesinerie? et ne pourrait-on pas regretter qu'un pauvre digne de pitie ait servi de theme a une locution de denigrement? Heureusement, le jeu de l'accent a tout couvert. _Lazare_ est devenu _ladre_; et, quand on parle de l'un, personne ne songe a l'autre. Ainsi sont sauves, quant aux apparences, les respect du a la souffrance et l'ingeniosite du parler courant.

Libertin--Le latin _libertinus_, qui a donne _libertin_ au francais, ne signifie que fils d'affranchi. Pourtant, dans le seizieme siecle, premier moment ou _libertin_ fait son apparition parmi nous, ce mot designe uniquement celui qui s'affranchit des croyances et des pratiques de la religion chretienne. D'ou vient une pareille deviation, et comment de fils d'affranchi l'usage a-t-il passe a l'acception d'homme emancipe des dogmes theologiques? Voici l'explication de ce petit probleme: les _Actes des apotres_, VI, 9, font mention d'une synagogue des _libertins_, en grec <liberti'n_on>, en latin _libertinorum_. Cette synagogue, qui comptait sans doute des fils d'affranchis, etait rangee parmi les synagogues formees d'etrangers. La traduction francaise de 1525 de Lefebvre d'Etaples porte: <<Aulcuns de la synagogue, laquelle est appelee des _libertins_.>> Ces _libertins_ furent suspectes par les lecteurs de cette traduction de n'etre pas parfaitement orthodoxes. De la, en francais, le sens de _libertin_, qui est exclusivement celui d'homme rebelle aux croyances religieuses; il prit origine dans le Nouveau Testament, fautivement interprete, et n'eut d'abord d'autre application qu'une application theologique. Ce sens a dure pendant tout le dix-septieme siecle; aujourd'hui il est aboli; et il faut se garder, quand on lit les auteurs du temps de Louis XIV, d'y prendre ce vocable dans l'acception moderne. Mais il n'est pas difficile de voir comment cette meme acception moderne est nee. Le prejuge theologique attachait naturellement

un blâme a celui qui ne se soumettait pas aux croyances de la foi. De religieux, ce blâme ne tarda pas à devenir simplement moral; et c'est ainsi que libertin s'est écarté de son origine, non pas pourtant au point de désigner toute offense à la morale; il note particulièrement celle qui a pour objet les rapports entre hommes et femmes.

Limier.--Il est curieux de remarquer les ressources de l'esprit linguistique pour dénommer les objets. Le limier est une espèce de chien de chasse. Eh bien! le mot ne veut dire que l'animal ou l'homme tenu par un lien. En effet, limier, anciennement liemier, de trois syllabes, vient du latin ligamen, lien. Tout ce qui porte un lien pourrait être dit liemier. L'usage restreint l'acception à celle du chien qui sert à la chasse des grosses bêtes. Il n'est pas besoin de signaler l'usage métaphorique de ce mot dans limier de police.

Livrer.--En passant de l'usage latin à l'usage roman, les mots n'ont pas seulement changé de forme, ils ont aussi changé d'acception. Livrer en est un exemple. Il vient du latin liberare, qui veut dire uniquement rendre libre, mettre en liberté. On trouve dès le neuvième siècle, dans un capitulaire de Charles le Chauve, liberare avec le sens de livrer, de remettre. À cette époque, le bas latin et le vieux français commencent à ne plus guère se distinguer l'un de l'autre, le premier arrivant à sa fin, l'autre se dégageant de ses langes. Toujours est-il que le parler populaire des Gaules ne recut pas liberare avec son sens véritable, mais lui fit subir une distorsion dont on suit sans grande peine le mouvement; car affranchir, mettre en liberté, et ne plus retenir, livrer, sont des idées qui se tiennent. Mais, manifestement, le mot s'est dégradé; l'idée morale de liberare a disparu devant l'idée matérielle de mettre en main, de transmettre. Faites-y attention, et vous reconnaîtrez que les mots ont leur abaissement comme les hommes ou les choses.

Loisir.--Loisir est un mot élégant du langage français, qui appartient aux plus anciens temps, avec la signification actuelle. D'origine, c'est l'infinitif, pris substantivement, d'un ancien verbe jadis fort usité, qui ne veut pas dire être en loisir, mais qui veut dire être permis; car il vient du latin licere, être licite. Au reste, le sens étymologique est conservé dans l'adjectif loisible. Ainsi, de très bonne heure, l'usage populaire a trouvé dans être permis un acheminement au sens détourné d'intervalle de temps où l'on se repose, où l'on fait ce que l'on veut. Il n'y a pas à se plaindre de cette ingéniosité d'un si ancien néologisme; car n'est-ce pas néologiser que de transformer la signification d'un verbe latin à son passage dans le français?

Maratre.--Maratre n'a plus aujourd'hui qu'un sens pejoratif et injurieux. Mais il n'en était pas ainsi dans l'ancienne langue; il signifiait simplement ce que nous nommons dans la langue actuelle belle-mère. Comme les belles-mères ne sont pas toujours tendres pour les enfants d'un premier lit et que le vers du trouveur

De mauvaise marastre est l'amour moult petite,

a souvent lieu de se vérifier, il n'est pas étonnant que _maratre_ soit devenu synonyme de mauvaise belle-mère. Pourtant il convient d'exprimer ici un regret. Rien n'empêchait, tout en donnant à _maratre_ son acception nouvelle et particulière, de conserver l'usage propre du mot. Il figurerait très bien à côté de _parastre_, perdu, lui, tout à fait, qui signifiait beau-père. C'est dommage de sacrifier des mots simples et expressifs pour leur substituer des termes composés, lourds et malaisés à manier.

Marionnette.--Ce mot est un assez joli mot, et sa descendance est assez jolie aussi. L'ancienne langue avait _mariole_, diminutif de _Marie_, et désignant de petites figures de la Sainte Vierge. Le diminutif _mariolette_ se corrompit en _marionnette_; et, par un procédé qui n'est pas rare, l'usage transporta le nom de ces effigies sacrées à une autre espèce de figures, mais celles-là profanes. En même temps le sens ancien s'oblitéra complètement; car, autrement, comment aurait-on commis l'impiété d'appliquer le nom des figures de la Sainte Vierge à des figures de spectacle et d'amusement? La dégradation du sens s'est ici compliquée d'une offense aux bienséances catholiques.

Méchant.--Le quatorzième siècle a inauguré (du moins on n'en voit pas d'exemple auparavant) la fortune d'un mot aujourd'hui d'un usage fort étendu: ce mot est _méchant_. C'est le participe présent du verbe vieilli _mechoir_, et d'abord il n'a désigné que celui qui a mauvaise chance. Il a passé de là aux choses de peu de valeur: un _méchant_ livre; et finalement, entrant dans le domaine moral, il s'est appliqué aux hommes d'un naturel pervers. Il y a satisfaction à suivre ainsi la logique secrète de l'usage, qui dérive les significations l'une de l'autre; il est intéressant aussi d'étudier comment il se crée des doublets sans qu'on le veuille. La langue avait _mauvais_, et _méchant_ au sens moral ne lui était pas nécessaire. Mais _méchant_ s'établit; il n'a d'abord aucune rivalité avec _mauvais_. Il n'en est plus de même quand il passe au sens moral; et dès lors les auteurs de synonymes ont à chercher en quoi _méchant_ et _mauvais_ s'accordent et diffèrent. L'usage, dans ses actes d'un despotisme qui est loin d'être toujours éclairé, s'inquiète peu des soucis qu'il prépare aux grammairiens.

Merci--La pathologie en ce mot affecte le genre, qui, féminin selon l'étymologie en don d'amoureuse _merci_, est masculin dans un grand _merci_. L'usage n'aime guère les casse-tête grammaticaux, et il s'en tire d'ordinaire fort mal. Le casse-tête git ici dans le mot grand: cet adjectif est, selon la vieille langue, très correctement masculin et féminin, comme le latin _grandis_; mais, suivant la moderne, il a les deux genres, _grand, grande_. L'usage, quand il recut la locution toute faite _grand merci_, a pris _grand_ avec son air apparent, et du tout il a fait _un grand merci_. La signification n'est pas non plus sans quelque pathologie. Le sens primitif, qui est faveur, récompense, grâce (du latin _mercedem_), s'est retreci de manière à ne plus figurer que dans quelques locutions toutes faites: don d'amoureuse _merci_, Dieu _merci_. Puis le sens de miséricorde qui épargne se développe amplement, et atrophie l'acception primitive. La miséricorde n'est point dans le latin _merces_; mais elle est, on peut le dire, une sorte de faveur; et la langue n'a pas failli à la liaison des idées, même subtile, quand elle a ainsi détourné à son profit le vocable latin.

Mesquin--_Mesquin_ présente un singulier accident; il vient de l'espagnol _mezquino_, qui a le même sens. Même sens aussi en provençal, _mesquin_, et en italien, _meschino_. Mais, dans tout le moyen âge jusqu'au seizième siècle inclusivement, _meschin_, _meschine_, signifient jeune garçon, jeune fille, avec cette nuance pourtant que le féminin _meschine_ a le plus souvent l'acception de jeune fille qui est en service; acception qu'a aussi l'italien _meschina_. Il faut, ce semble, admettre que du sens de chetif on s'est élevé à l'idée de jeune garçon, de jeune fille, considérés comme faibles par l'âge, et qu'ennobliant ainsi l'idée primitive du mot, on n'en a pas effacé pourtant tout ce qui était défavorable. Ce fut un anoblissement que _mesquin_ recut alors; mais cet anoblissement fut passager; et le mot, secouant ce sens comme un oripeau, n'a plus parmi nous que son acception originelle.

Moyen--L'adjectif veut dire qui occupe une position intermédiaire; le substantif, entremise, ce qui sert à obtenir une certaine fin. On comprend comment l'idée d'intermédiaire a suggéré celle de manière de procéder pour obtenir un résultat. C'est certainement un bon exemple de l'art ingénieux de déduire des significations l'une de l'autre. Ce mot n'a pas toujours existé dans notre langue; et _moyen_ substantif est un néologisme. N'allez pas vous récrier; c'est un néologisme d'une antiquité déjà respectable; il remonte au quatorzième siècle. Il faut savoir gré au populaire de ce temps d'avoir créé un substantif si bon et si commode.

Nourrisson--À côté de: _le nourrisson_, l'ancienne langue avait _la nourrisson_, signifiant nourriture, éducation. Tous

deux, *_le nourrisson_* et *_la nourrisson_*, viennent du latin *_nutritionem_*, dont notre langage scientifique a fait *nutrition*. Le français moderne a laissé se perdre *_la nourrisson_*. À côté de: *_la prison_*, l'ancienne langue avait *_le prison_*, signifiant prisonnier. Tous deux, *_la prison_* et *_le prison_*, viennent du latin *_prehensionem_*, dont le langage scientifique a fait *_prehension_*. Le français moderne n'a pas gardé *_le prison_*. Il paraît que *_polisson_* est un mot du même genre, c'est-à-dire un masculin déduit d'un féminin latin; ce latin serait *_politionem_*, et le sens primitif de *_polisson_* serait celui de nettoyeur, de balayeur. N'est-il pas amusant de voir l'usage tirer, si je puis ainsi parler, d'un sac deux moutures, et, suivant qu'il considère dans l'original latin l'action ou le résultat de l'action, avoir dans le premier cas un féminin et dans le second un masculin? C'était agir fort librement avec le latin que de lui changer ainsi le genre de ses substantifs. Mais, du moment qu'ils étaient entrés dans le domaine français, il était juste qu'ils acceptassent toutes les lois de leur nouvelle patrie. L'ancienne langue fut ingénieuse avec les deux genres et les deux acceptions; la langue moderne est inconsequente en gardant tantôt le masculin, tantôt le féminin, mais non les deux régulièrement.

Opiniatre--*_Opiniatre_* désigne celui qui est attaché outre mesure à son opinion, et est formé de *_opinion_* et de la finale péjorative *_atre_*. Certes ceux qui les premiers concurent une pareille formation furent de hardis neologistes; et je ne sais si les plus entreprenants de nos jours s'aviseront de faire ainsi une jonction qui ne va pas de soi; car *_opinion_* se prête assez mal à entrer en composition. Quoi qu'il en soit, *_opiniatre_* et ses dérivés *_opiniatement_*, *_opiniatrer_*, *_opiniatrete_*, n'appartiennent pas aux temps anciens de la langue; ils ne se montrent que dans le seizième siècle. C'est un vieux mot pour nous; mais c'était un neologisme pour Amyot, pour Montaigne, pour d'Aubigné. Il faut les remercier de n'avoir pas repoussé d'une plume dédaigneuse le nouveau venu; car il est de bonne signification, et figure bien à côté de *_obstination_*, *_obstinement_*, *_obstiner_*; ce sont là des termes anciens. Il est heureux qu'*_opiniatre_* ne les ait pas fait tomber en désuétude; cela arrive maintes fois.

Ordonner--L'ancienne forme est *_ordener_*; de même on disait *_ordenance_*. Cela est régulier; car le latin *_ordinare_*, avec son *_i_* bref, n'a pu donner que *_ordener_*. *_Ordonner_* ne se montre qu'au quatorzième siècle, et aussitôt il supplante tout à fait *_ordener_*, qui ne reparait plus. D'où vient cet *_o_* substitué à l'*_e_* primitif? On ne peut y voir qu'une faute de prononciation. Les fautes de ce genre sont faciles à commettre et quelquefois très difficiles à réparer; témoin *_ordener_*, qui en est resté victime, et *_ordonner_*, dont l'usage présent ne soupçonne pas la tache originelle.

Ordre--Dans l'ancienne langue, _ordre_ signifie uniquement arrangement, disposition, et aussi compagnie monastique. Le sens d'injonction, prescription, ne s'y rencontre pas; on ne le voit apparaître qu'au dix-septième siècle, et alors il est courant parmi les meilleurs auteurs. C'était pourtant un vigoureux neologisme de signification. On comprend comment, d'arrangement, de disposition, _ordre_ en est venu à signifier prescription; la liaison des deux idées, une fois sentie, s'explique sans difficulté considérable. Mais l'opération mentale qui les trouva mérite qu'on la signale à l'attention, ainsi que l'époque où elle se manifeste et s'établit. Je ne nie pas que je me plais à signaler le dix-septième siècle en délits de neologisme. On lui a fait une réputation de prudence puriste qu'il ne mérite ni en bien ni en mal.

Papelard--Proprement, ce mot signifie celui qui mange le lard, et encore aujourd'hui on dit, à propos de deux prétendants qui se disputent quelque chose: On verra qui mangera le lard. En italien, _pappalardo_ veut dire goinfre, bafreur; mais il signifie aussi faux dévot, hypocrite. Dans le français, même le plus ancien, il n'a pas d'autre signification que celle de faux dévot. C'est manifestement un mot de plaisanterie, et c'est en plaisantant qu'on en est venu à attribuer aux mangeurs de lard une qualification aussi défavorable que celle de l'hypocrite. Les textes ne donnent pas précisément la clef d'une dérivation si éloignée. Pourtant voici comment j'imagine qu'on peut combler la distance entre le point de départ et le point d'arrivée. <<Tel fait devant le _papelart_, dit un vieux trouvère, Qui par derrière _pape lart_.>> _Paper le lard_, c'est-à-dire s'adjuger les bons morceaux par derrière, c'est-à-dire sans que les autres s'en aperçoivent, est un tour de _papelardie_, et de cette papelardie il n'y a pas loin à celle de l'hypocrisie générale qui ne se borne plus à paper le lard, mais qui se revêt du masque des vertus vénérées, le tout, il est vrai, pour faire son chemin ou sa fortune, comme ce bon M. Tartuffe. En définitive, paper le lard et faire l'hypocrite sont devenus synonymes, et la plus ancienne langue s'est gaussée de la fausse dévotion, qui trompe sous un masque respecte les imbéciles et qui s'adjuge les bons morceaux.

Papillote--Il faut vraiment admirer le joli de certaines imaginations dont l'usage est capable. La langue avait, à côté de _papillon_, une forme moins usitée, _papillot_. Au quinzième siècle, on va dénicher ce _papillot_ et en tirer une assimilation avec le morceau de papier qui sert à envelopper les boucles de cheveux des dames avant de les friser. Celui qui l'a fait mérite toute louange pour cet ingénieux neologisme. Notez, en outre, les sens variés de _papilloter_, tous dérivés de ce _papillon_ qu'une heureuse et riante imagination a logé dans la _papillote_.

Parole--Ou est la pathologie a dire _parole_ ou lieu de _verbe_, qui eut ete le mot propre? Elle est en ce qu'il a fallu une forte meprise pour imposer au mot roman le sens qu'il a. Quand vous cherchez l'origine d'un vocable, soyez tres circonspect dans vos conjectures; hors des textes, il n'y a guere de certitude. Au moment de la naissance des langues romanes et dans les populations usant de ce que nous nommons bas latin, on se servit de _parabola_ pour exprimer la _parole_. Comment la _parabole_ en etait-elle venue a un sens si detourne? On repugnait a se servir, dans l'usage vulgaire, du mot _verbum_, qui avait une acception sacree; d'un autre cote, la _parabole_ revenait sans cesse dans les sermons des predicateurs. Les ignorants prirent ce mot pour eux et lui attacherent le sens de _verbum_. Les ignorants firent loi, etant le grand nombre, et les savants furent obliges de dire parole comme les autres. _Parabole_ a-t-il subi quelque degradation en passant de l'emploi qu'il a dans le Nouveau Testament a celui que lui donne l'usage vulgaire? Sans doute; du moins, en le faisant descendre a un office de tous les jours, on a eu soin de le deguiser; car ce n'est pas le premier venu qui, sous _parole_, reconnaît _parabole_.

Persifler--Je n'inscris pas _persifler_ dans la pathologie, parce que le simple _siffler_ a deux _ff_, et que le compose _persifler_ n'en a qu'une; cette anomalie est bizarre, mais de peu d'importance; je l'inscris, parce que _persifler_, quand on en scrute la signification, ne parait pas un produit legitime de _siffler_. C'est un neologisme du dix-huitieme siecle, aujourd'hui entre tout a fait dans l'usage. Rien auparavant n'en faisait prevoir la creation. Eh bien! supposons qu'il n'existe pas, et imaginons qu'un de nos contemporains, prenant le verbe _siffler_, y adapte la preposition latine _per_ et donne au tout le sens de: railler quelqu'un, en lui adressant d'un air ingenu des paroles qu'il n'entend pas ou qu'il prend dans un autre sens; ne verrons-nous pas le nouveau venu mal accueilli? et ne s'elevera-t-il pas des reclamations contre de telles temerites? En effet, la signification d'une pareille composition demeure assez ambiguë. Est-ce _siffler_ au sens de faire en sifflant une desapprobation, comme quand on dit: siffler une piece, un acteur? Non, cela ne peut etre, car le persifleur ne siffle pas le persifle. Il est vraisemblable qu'ici siffler a le sens de siffler un oiseau, c'est-a-dire lui apprendre un air. Le persifleur siffle le persifle; et celui-ci prend bon jeu, bon argent, ce que l'autre lui dit. Le cas n'aurait pas souffert de difficulte, si le neologiste avait dit _permoquer_, moquer a outrance. _Permoquer_ nous choque prodigieusement; il n'est pourtant pas plus etrange que _persifler_; mais _persifler_ est embarrassant, parce que _siffler_ n'a pas le sens de moquer. Tout considere, il me parait que les gens du dix-huitieme siecle, en choisissant _siffler_ et non _moquer_, ont eu dans l'idee l'oiseau qu'on siffle et qui se laisse instruire comme

veut celui qui le siffle.

Personne--Personne est un exemple des mots d'assez basse origine qui montent en dignité. Il provient du latin persona, qui signifie un masque de théâtre. Que le masque ait été pris pour l'acteur même, c'est une métathèse qui s'est opérée facilement. Cela fait, notre vieille langue, s'attachant uniquement au rôle public et considérable que la persona jouait autrefois, et la purifiant de ce qu'elle avait de profane, se servit de ce mot pour signifier un ecclésiastique constitué en quelque dignité. C'est encore le sens que ce mot a dans la langue anglaise (parson), qui nous l'a emprunté avec sa métamorphose d'acception. Nous avons été moins fidèles que les Anglais à la tradition; et, délaissant le sens que nous avions créé nous-mêmes, nous avons imposé à personne l'acception générale d'homme ou de femme quelconques. Le mot anglais, qui est le notre, n'a pas subi cette régression, ou plutôt n'a pas laissé percevoir le sens, ancien aussi, d'homme ou femme en général. En effet, cette acception se trouve dès le treizième siècle. On peut se figurer ainsi le procédé du français naissant à l'égard du latin persona: deux vues se firent jour; l'une, peut-être la plus ancienne, s'attachant surtout aux grands personnages que le masque théâtral recouvrait, fit de ces personnes des dignitaires ecclésiastiques; l'autre, plus générale, se borna à prendre le masque pour la personne.

Pistole, pistolet--La pathologie, en ces deux mots visiblement identiques, est que leurs significations actuelles n'ont rien de commun. Dans les langues d'où ils dérivent, italien et espagnol, ils signifient uniquement une petite arme à feu, et pourtant, en français, ils ont l'un, le sens d'une monnaie, l'autre, celui d'un court fusil. Autrefois, en français, pistole et pistolet se dirent, comme cela devait être, de l'arme portative. Puis, la forme diminutive de pistolet suggéra l'idée de donner ce nom aux écus d'Espagne, parce qu'ils sont plus petits que les autres. Une fois la notion de monnaie introduite dans ces deux mots, l'usage les sépara, ne faisant signifier que monnaie à pistole, et qu'arme à pistolet. J'avoue qu'il ne me paraît pas que cela soit bien imaginé. L'italien et l'espagnol ne se sont pas trouvés mal d'avoir conservé à ces mots leur sens originel; et ici nous avons fait trop facilement le sacrifice de connexions intimes.

Placer--Place, qui vient du latin platea, place publique, est fort ancien dans la langue. Il n'en est pas de même du verbe placer. Celui-ci, à en juger par les textes, serait un néologisme de la fin du seizième siècle, néologisme fort bien accueilli par le dix-septième, qui a fait très bon usage de ce verbe et qui nous l'a légué pleinement constitué. Nul ne sait aujourd'hui quel est le hardi parleur ou écrivain qui, le

premier, hasarda un verbe derive de _place_, et destine a former un auxiliaire fort commode de mettre. Si ce verbe se creait aujourd'hui, l'Academie voudrait-elle l'accueillir dans son dictionnaire?

Poison--Deux genres de pathologie affectent ce mot: il n'a jamais du etre masculin, et jamais non plus il n'a du signifier une substance veneneuse. _Poison_ est feminin d'origine; car il vient du latin _potionem_; toute l'ancienne langue lui a donne constamment ce genre; le peuple est fidele a la tradition, et il dit _la poison_, au scandale des lettres qui lui reprochent son solecisme, et auxquels il serait bien en droit de reprocher le leur. C'est avec le dix-septieme siecle que le masculin commence. Pourquoi cet etrange changement de genre? On n'en connait pas les circonstances, et on ne se l'explique guere, a moins de supposer que _poisson_, voisin de _poison_ par la forme, l'a attire a soi et l'a condamne au solecisme. Mais la n'est pas la seule particularite que ce mot presente; il n'a aucunement, par lui-meme, le sens de venin; et longtemps la langue ne s'en est servi qu'en son sens etymologique de boisson. Toutefois, il n'est pas rare que la signification d'un mot, de generale qu'elle est d'abord, devienne speciale; c'est ainsi que, dans l'ancienne langue, _enherber_, qui proprement ne signifie que faire prendre des herbes, avait recu le sens de faire prendre des herbes malfaisantes, d'empoisonner. Semblablement _la poison_, qui n'etait qu'une boisson, a fini par ne plus signifier qu'une sorte de boisson, une boisson ou une substance toxique a ete melee. Puis, le sens de toxique empiétant constamment, l'idee de boisson a disparu de _poison_; et ce nom s'est applique a toute substance, solide ou liquide, qui, introduite dans le corps vivant, y porte le trouble et la desorganisation.

Potence--Pour montrer la pathologie de ce mot, je suppose que le francais soit aussi peu connu que l'est le zend, et qu'un erudit, recherchant dans un texte le sens de ce mot, procede comme on fait dans le zend la ou les documents sont absents, par voie d'etymologie; il trouvera, avec toute raison, que _potence_ veut dire puissance. Nous voila bien loin du sens de gibet qu'a le mot. Comment faire pour le retrouver? Suivons la filiere que l'usage a suivie, filiere capricieuse sans doute, mais reelle pourtant. L'ancien francais, se prevalant de l'idee de force et de soutien qui est dans _potence_, s'en sert pour designer un baton qui soutient, une bequille qui aide a marcher. Maintenant, pour passer au sens de gibet, on change de point de vue; ce n'est point une idee, c'est une forme qui determine la nouvelle acception, et le gibet, avec sa piece de bois droite et sa piece transversale, est compare a une bequille. Il faut laisser la responsabilite de tout cela a l'usage, qui, ayant gibet, n'avait pas besoin de faire tant d'efforts pour s'engager dans un bizarre detour de significations.

Poulaine.--Ceci est un exemple de ce que je nomme la dégradation des mots. Au quatorzième siècle, la mode voulait que les souliers fussent relevés en une pointe d'autant plus grande que la dignité de la personne était plus haute; cette pointe était dite _poulaine_, parce qu'elle était faite d'une peau nommée _poulaine_, et _poulaine_, en notre vieille langue, signifiait _Pologne_ et _de Pologne_. Comme on voit, rien n'était mieux porté. Sa chute a été profonde en passant dans le langage des marins; ils désignent ainsi dans les navires une saillie en planches située à l'avant, sur laquelle l'équipage vient laver son linge et qui contient aussi les latrines. Tout ce que le mot avait d'aristocratique a disparu en cet usage vil; il n'y est resté que la forme en pointe, en saillie.

Prealable.--<<Nous n'avons guère de plus mauvais mot en notre langue>>, dit Vaugelas, qui ajoute qu'un grand prince ne pouvait jamais l'entendre sans froncer le sourcil, choqué de ce que _allable_ entraînait dans cette composition pour _qui doit aller_ [*]. Ce grand prince avait bien raison; mais que voulez-vous? Ce malencontreux néologisme avait pour lui la prescription. Il paraît avoir été forgé dans le courant du quinzième siècle; du moins on trouve à cette date _prealablement_. Le seizième siècle s'en sert couramment. Il est visible que ce néologisme a été fait tout d'une pièce, je veux dire qu'il n'existait point d'adjectif _allable_, auquel on aurait ajouté _pre_. De cette façon, _prealable_, forme d'un verbe suppose _prealler_, est moins choquant qu'un adjectif _allable_, tire d'_aller_ contre toute syntaxe.

[*] Animé d'une indignation semblable, Royer-Collard avait déclaré qu'il se retirait de l'Académie française, si cette compagnie admettait en son dictionnaire le verbe _baser_.

Ramage.--_Ramage_ est un mot de l'ancienne langue, ou il est adjectif, non substantif. Et, de droit, il ne peut être qu'adjectif. De fait, il est devenu substantif; et c'est ce fait qui appartient à notre pathologie. Quelqu'un, que je ne supposerai ni très lettré ni très ignorant, entend parler d'étoffe à _ramage_, de velours à _ramage_, et il sait qu'en cet emploi _ramage_ signifie branches d'arbre, rameaux. D'un autre côté, il a chez lui en cage des serins dont le _ramage_ lui plaît et le distrait. Ce _ramage_--ci désigne le chant des oiseaux. S'il a quelque tendance à réfléchir sur les mots, il pourra se demander d'où vient qu'un même mot ait des sens si différents, et s'il ne faut pas chercher pour le second _ramage_ un radical qui contienne l'idée de chant. Ce serait une erreur. Quelque dissemblables de signification que soient ces deux _ramages_, ils sont semblables de formation. Dans l'ancienne langue _ramage_ signifiait de rameau, branchier, et venait du latin _ramus_, branche, par le latin barbare _ramaticus_: oiseau ramage, oiseau

sauvage, branchier; chant ramage, chant des rameaux, des bois, des oiseaux qui logent dans les bois. C'est de la sorte que _ramage_, devenant substantif, a pu exprimer tres naturellement des figures de rameaux et le chant des oiseaux.

Regarder--La lutte entre la latinite et le germanisme appartient a la pathologie, car notre langue est essentiellement latine. De cette lutte _regarder_ est un temoin des plus dignes d'etre entendu. Les mots latins qui signifient porter l'oeil sur, n'avaient point trouve accueil; _respeitre_, de _respicere_, ne s'etait pas forme, et _respectus_ avait fourni _respict_, avec un tout autre sens; _aspicere_ aurait pu donner _aspeitre_ et ne l'avait pas donne. Dans cette defaite de la latinite, le germanisme offrit ses ressources; il fallait, il est vrai, detourner les sens; mais l'usage, on le sait, est habile a pratiquer ces operations. Le haut allemand a un verbe, _warten_, qui est entre dans le francais sous la forme de _garder_. Outre ce sens, _warten_ signifie aussi faire attention, prendre garde; et c'est la l'acception qui s'est pretee a devenir celle de jeter l'oeil sur. Non pas que la langue ait pris _garder_ purement et simplement; elle le pourvut d'un prefixe; et, ainsi arme, _garder_ s'employa pour exprimer certaines directions de la vue. Ce prefixe est double, _es_ ou _re_, qui sont egalement anciens. L'ancienne langue disait _esgarder_, qui est tombe en desuetude, mais non le substantif _esgard_ (_egard_); elle disait aussi _regarder_, qui est notre mot actuel, avec son substantif _regard_. _Egard_ et _regard_, outre leur acception quant a la vue, ont aussi celle de soin, d'attention, qui appartient au radical _warten_, et qui est la primitive. Ils sont a mettre parmi les exemples ou l'on passe d'un sens moral a un sens physique. Cela est plus rare que l'inverse.

Sense--C'est un des cas de pathologie que certains mots, sans raison valable, cessent de vivre. _Verborum vetus interit aetas_, a dit Horace. L'ancien adjectif _sene_ (qui vient de l'allemand _sinn_, comme l'italien _senno_, sens, jugement) a ete victime de ces accidents de l'usage. Mais sa disparition laissait une lacune regrettable, et c'est vers la fin du seizieme et le commencement du dix-septieme siecle qu'il a ete remplace par _sense_. Quel est le temeraire qui le premier tira _sense_ de _sens_, ou, si l'on veut, du latin _sensatus_? Nous n'en savons rien. Nous le saurions peut-etre, si quelque Vaugelas s'etait recree contre son introduction. Personne ne se recria; le purisme du temps ne lui chercha aucune chicane; et aujourd'hui on le prend pour un vieux mot, tandis qu'il n'est qu'un vieux neologisme.

Sensualite--Ce ne sont pas seulement de vieux mots qui meurent, selon l'adage d'Horace; ce sont aussi de vieilles significations. On en a vu plus d'un exemple dans ce fragment de

pathologie linguistique. Sensualite merite d'etre ajoute a ceux que j'ai deja rapportes. En latin, sensualitas signifie sensibilite, faculte de percevoir. C'est aussi le sens que sensualite a dans les anciens textes. Mais, au seizieme siecle, on voit apparaitre la signification d'attachement aux plaisirs des sens. Des lors, l'acception ancienne et veritable s'oblitere; l'autre s'etablit uniquement, si bien qu'on ne serait plus compris si l'on employait sensualite en sa signification propre. D'ou vient cette deviation? Elle vient d'une acception speciale que recut le mot sens. A cote de sa signification generale, ce mot, particulierement dans le langage mystique, prit, au pluriel, la signification des satisfactions que les sens tirent des objets exterieurs, des plaisirs plus ou moins raisonnables et materiels qu'ils procurent. C'est grace a cet emploi que sensualite, depouillant son ancien et legitime emploi, n'a plus presente a nous autres modernes qu'une idee pejorative.

Sevrer--Sevrer doit etre mis a cote d'accoucher (voy. ce mot) pour le genre de pathologie qui consiste a substituer a la signification generale du mot une signification extremement particuliere, qui, si l'on ne se refere aux procedes de l'usage, semble n'y avoir aucun rapport. Ainsi, il ne faudrait pas croire que sevrer contient rien qui indique que la mere ou la nourrice cesse d'allaiter le nourrisson. Sevrer, dans l'ancienne langue, signifie uniquement separer; il est, en effet, la transformation legitime du latin separare. Quand on voulait dire cesser d'allaiter, on disait sevrer de la mamelle, sevrer du lait, c'est-a-dire separer. L'usage a fini par sous-entendre lait ou mamelle, et, des lors, sevrer a pris le sens tout special dans lequel nous l'employons. En revanche, il a perdu son sens ancien et etymologique, ou le neologisme separer, neologisme qui date du quatorzieme siecle, l'a remplace.

Sobriquet--Sobriquet appartient de plein droit a la pathologie. Il lui revient par la malformation; car tout porte a croire qu'il en a ete affecte, soit par vice de prononciation, soit par confusion de l'un de ses elements avec un vocable plus usuel. Il lui revient encore par l'etrange variete de significations qui a conduit depuis l'acception originelle jusqu'a celle d'aujourd'hui. Le sens propre en est: petit coup sous le menton. Ce sens passe metaphoriquement a celui de propos railleur, et finalement a celui de surnom donne par derision ou autrement, qui est le notre. En etudiant de pres le mot, je m'aperçus que soubsbriquet (c'est l'ancienne orthographe) est exactement synonyme de sous-barbe et de soupape, qui signifient aussi coup sous le menton. Sous-barbe s'entend de soi; quant a soupape, il est forme de sous et de pape, qui veut dire la partie inferieure du menton; il est singulier que la langue ait eu trois mots pour designer cette espece de coup. Cela pose, briquet m'apparut comme

synonyme de _barbe_, de _pape_, et signifiant le dessous du menton. Mais il se refusait absolument a recevoir une telle acception. J'entrai alors dans la voie des conjectures, et il me sembla possible que _briquet_ fut une alteration de _bequet_: _soubesbequet_, coup sous le bec. J'en etait la de mes deductions, quand l'idee me vint de chercher dans mon _Supplement_, et je vis que cette meme conjecture avait ete emise de point en point par M. Bugge, savant Scandinave qui s'est occupe avec beaucoup d'erudition d'etymologies romanes. Il faut en conclure, d'un cote, que l'opinion de M. Bugge est tres probable, et, d'autre cote, qu'on est expose par les souvenirs latents a prendre une reminiscence pour une pensee a soi. Il y a bien loin de coup sous le menton a surnom de derision; pourtant, quand on tient le fil, on a une explication suffisante de ces soubresauts de l'usage; et alors on ne le desapprouve pas d'avoir fait ce qu'il a fait. _Surnom_ est le terme general; _sobriquet_ y introduit une nuance; et les nuances sont precieuses dans une langue.

Soupcon.--J'inscris _soupcon_ au compte de la pathologie, parce qu'il devrait etre feminin comme il l'a ete longtemps, et comme le montre son doublet _suspicion_. _Suspicion_ est un neologisme; entendons-nous, un neologisme du seizieme siecle. C'est alors qu'on le forma crument du latin _suspicionem_. Anterieurement on ne connaissait que la forme organique _soupecon_, ou les elements latins avaient recu l'empreinte francaise. _Soupecon_ est feminin, comme cela devait etre, dans tout le cours de la langue jusqu'au seizieme siecle inclusivement. Puis tout a coup il devient masculin contre l'analogie. Nous connaissons deux cas ou l'ancienne langue avait attribue le masculin a ces noms feminins en _on_: _la prison_, mais a cote _le prison_, qui signifiait prisonnier et que nous avons perdu; _la nourrisson_, que nous n'avons plus et que nous avons remplace par le scientifique _nutrition_, et _le nourrisson_, que nous avons garde. Il y en avait peut-etre d'autres. Si elle avait employe ce procede a l'egard de _soupecon_, _la soupecon_ eut ete _la suspicion_, et _le soupecon_ eut ete l'homme soupconne. Notre _soupcon_ masculin est un solecisme gratuit. En regard de _soupcon_, _suspicion_ est assez peu necessaire. Les deux significations se confondent par leur origine, et l'usage n'y a pas introduit une grande nuance. La difference principale est que _suspicion_ n'est pas susceptible des diverses acceptions metaphoriques que _soupcon_ recoit.

Suffisant.--_Suffisant_ a ceci de pathologique qu'il a pris neologiquement un sens pejoratif que rien ne lui annoncait; car ce qui suffit est toujours bon. Bien plus, ce sens pejoratif est en contradiction avec l'acception propre du mot; car tout defaut est une insuffisance, comme _defaut_ l'indique par lui-meme. On voit que _suffisant_ a ete victime d'une rude entorse. Elle s'explique cependant, et, s'expliquant, se justifie jusqu'a un

certain point. Il existe un intermédiaire aujourd'hui oublié; dans le seizième siècle, notre mot s'appliqua aux personnes et s'employa pour capable de; cela ne suscita point d'objection: un homme capable d'une chose est suffisant à cette chose. La construction de *suffisant* avec un nom de personne ne plut pas au dix-septième siècle; du moins il ne s'en sert pas. En revanche et comme pour y marquer son déplaisir, il lui endossa un sens de dénigrement relatif à un défaut de caractère, le défaut qui fait que l'on se croit fort capable et qu'on le témoigne par son air; si bien que le *suffisant* ne *suffit* qu'en apparence.

Tancer -- *Tancer* relève, à un double titre, de la pathologie: d'abord il a, dès l'origine, deux significations opposées, ce qui semble contradictoire; puis il a subi une dégradation et, du meilleur style où il figurait, il a passé au rang de terme familier. Les deux sens opposés, tous deux usités concurremment, sont ceux de défendre et attaquer, de protéger et malmenier. On explique cela, parce que le latin fictif *tentiare*, dont vient *tancer*, contient le radical *tentus*, de *tenere*, lequel peut se prêter à la double signification. Mais il n'en est pas moins étrange que les Romains, qui créèrent ce vocable, aient assez hésité sur le sens à lui attribuer pour aller les uns vers la protection et les autres vers l'attaque. C'est un phénomène mental peu sain qu'il n'est pas inutile de signaler. Durant le douzième siècle et le treizième, les deux acceptions vécurent côte à côte. Mais on se lassa de l'équivoque qui était ainsi entretenue. Le sens de protéger tomba en désuétude; celui d'attaquer, malmenier, prit le dessus. Enfin, par une dernière mutation, la langue moderne en fit un synonyme de gronder, malmenier en paroles.

Tante -- *Tante*, avec *t* mis en tête du mot, est un cas de monstruosité linguistique. La forme ancienne est *ante*, dont la légitimité ne peut être sujette à aucun doute; car *ante* représente exactement le latin *amita*, avec l'accent sur *a*. Mais tandis que la pathologie dans les mots ne les atteint que postérieurement et après une existence plus ou moins longue, ici l'alteration remonte fort haut. On n'a que des conjectures (qu'on peut voir dans mon dictionnaire) sur l'introduction de ce *t* parasite, qui déforme le mot. Ce fut un malin destin qui donna le triomphe au déformé sur le bien conforme; car c'est toujours un mal quand les étymologies se troublent et que des excroissances défigurent les lineaments réguliers d'un mot bien dérivé.

Tapinois -- Un mot est lésé et montre des signes de pathologie, quand il perd son office général, et que, mutilé dans son expansion, il ne peut plus sortir du confinement où le mal l'a jeté. Au seizième et au dix-septième siècle *tapinois* était un adjectif ou un substantif qui s'employaient dans le langage

courant: une fine *_tapinoise_*, un larcin *_tapinois_*. La langue moderne a rejeté l'adjectif ou le substantif, et n'a gardé qu'une locution adverbiale, de laquelle il n'est plus possible de faire sortir *_tapinois_*: en tapinois. C'est certainement un dommage; il n'est pas bon pour la flexibilité et la netteté du langage d'immobiliser ainsi des termes qui méritaient de demeurer dans le langage commun. Gaspiller ce qu'on a ne vaut pas mieux dans l'économie des langues que dans celle des ménages.

Targuer--*_Targuer_* est entaché d'une faute contre la dérivation; il devrait être *_targer_* et non *_targuer_*; car il provient de *_targe_*; peut-être les formes de la langue d'oc *_targa_*, *_targar_*, ont-elles déterminé cette alteration. De plus, il a subi un rétrécissement pathologique, quand de verbe à conjugaison libre il est devenu un verbe uniquement réfléchi; les anciens textes usent de l'actif *_targer_* ou *_targuer_* au sens de couvrir, protéger. Jusqu'à la fin du seizième siècle *_se targer_* (*_se targuer_*) conserve la signification propre de se couvrir d'une targe, et, figurement, de se défendre, se protéger. Mais, au dix-septième siècle, la signification se hausse d'un cran dans la voie de la métaphore, et *_se targuer_* n'a plus que l'acception de se prévaloir, tirer avantage. Il est dommage que ce verbe, tout en prenant sa nouvelle signification, n'ait pas conservé la propre et primitive. Les langues, en agissant comme a fait ici la française, s'appauvrissent de gaieté de cœur.

Teint--Le *_teint_* et la *_teinte_* sont deux substantifs, l'un masculin, l'autre féminin, qui représentent le participe passé du verbe *_teindre_*. Mais, tandis que la *_teinte_* s'applique à toutes les couleurs que la teinture peut donner, le *_teint_* subit un rétrécissement d'acception et désigne uniquement le coloris du visage; et même, en un certain emploi absolu, le *_teint_* est la teinte rosée de la peau de la face. Le *_teint_* est ou plutôt a été un mot nouveau, car il paraît être un néologisme créé par le seizième siècle. Du moins on ne le trouve pas dans les textes antérieurs à cette époque. Toutefois il faut dire que la transformation du participe *_teint_*, au sens spécial d'une certaine manière d'être du visage quant à la couleur, a été aidée par l'emploi qu'en faisaient les anciens écrivains en parlant des variations de couleur que la face pouvait présenter. Ainsi, quand on lit dans *_Thomas martyr_*, v. 330:

De maltalent e d'ire e *_tainz_* e tressues,

et dans le *_Romancero_*, p. 16:

Fille, com ceste amour vous a palie et *_tainte_*,

on est bien près de l'acception du seizième siècle et de la notre.

Temperer, _tremper_.--C'est un accident qu'un meme verbe latin _temperare_ produise deux verbes francais, _tremper_ et _temperer_ ; et cet accident est du a ce que, l'ancienne langue ayant forme regulierement de _temperare_ (avec l'_e_ bref) _temperer_ et, par metathese de l'_r_, _tremper_, la langue plus moderne tira crument _temperer_ du mot latin. Cela fit deux vocables, l'un organique, l'autre inorganique, au point de vue de la formation; mais, la faute une fois admise par l'usage, _temperer_ prit une place que _tremper_ ne lui avait aucunement otee; car l'ancienne langue avait specialise singulierement le sens du verbe latin; dans melanger, allier, combiner qu'il signifie, elle n'avait considere que le melange avec l'eau, que l'idee de mouiller.

Trepas, _trepasser_.--Quand un mot, perdant sa signification propre et generale, passe a une signification toute restreinte, d'ou il n'est plus possible de le deplacer, c'est qu'il a recu une atteinte de pathologie. _Trepas_ et _trepasser_, conformement a leur composition (_tres_, representant le latin _trans_, et _passer_), ne signifiaient dans l'ancienne langue que passage au dela, passer au dela. Par une metaphore tres facile et tres bonne, on disait couramment _trepasser_ de vie a mort, _trepasser_ de ce siecle. C'etait de cette facon qu'on exprimait la fin de notre existence. Une fois cette locution bien etablie dans l'usage, il fut possible de supprimer ce qui caracterisait ce mode de passage, et _trepas_ et _trepasser_ furent employes absolument, sans faire naitre aucune ambiguïte. La transition se voit dans des exemples comme celui-ci, emprunte a Jean de Meung:

Non morurent, ains _trepasserent_ ;
Car de ceste vie passerent
A celle ou l'en [l'on] ne puet mourir.

Ici _trepasserent_ joue sur le sens de passer au dela et de _mourir_. Jusque-la rien a objecter, et de telles ellipses sont conformes aux habitudes des langues. Mais ce qui doit etre blame, c'est qu'en meme temps qu'on donnait a _trepasser_ le sens absolu de mourir, on ne lui ait pas conserve le sens originel de passer au dela. Il faudrait que neologisme n'impliquat pas destruction. On remarquera que, tandis que _trepas_ est du style eleve, _trepasser_ a subi la degradation qui affecte souvent les mots archaiques; il n'est pas du haut style et n'a plus que peu d'emploi.

Tromper.--Plus d'un accident a frappe ce mot. D'abord il est neutre d'origine, et ce n'est qu'en le denaturant qu'on en a fait un verbe actif. Puis, il est aussi eloigne qu'il est possible de la signification que l'usage moderne lui a infligee. La tres ancienne langue ne connaissait en cette acception que

decevoir, du latin _decipere_, qui avait aussi donné l'infinif _decoivre_, par la règle des accents. C'est seulement au quatorzième siècle que _tromper_ prit le sens qu'il a aujourd'hui. La formation de cet ancien néologisme est curieuse. _Tromper_ ne signifiait originellement que jouer de la trompe ou trompette. Par la faculté qu'on avait de rendre réfléchis les verbes neutres, on a dit, dans ce même sens de jouer de la trompe, _se tromper_, comme _se dormir_, _s'écrier_, etc., dont les uns ne sont plus usités et dont les autres sont restés dans l'usage. Dès lors il a été facile de passer à une métaphore où _se tromper_ de quelqu'un signifie se jouer de lui. C'est ce qui fut fait, et les plus anciens exemples n'ont que cette forme. Une fois ce sens bien établi, et les verbes réfléchis neutres tendant à disparaître, _se tromper_ devint _tromper_, pris d'abord neutralement, puis activement. Qui aurait imaginé, avant l'exemple mis sous les yeux du lecteur, que la _trompette_ entrerait dans la composition du vocable destiné à se substituer à _decevoir_ dans le parler courant?

Valet.--Ce mot avec sa signification actuelle est tombé de haut; et sa dégradation est un cas de ma pathologie. De plus, il est affecté d'une irrégularité de prononciation; il devrait se prononcer _valet_, vu l'étymologie; prononciation qui subsiste, en effet, dans quelques localités. Écrit jadis _vaslet_ ou _varlet_, il signifiait uniquement jeune garçon; en raison de son origine (il est un diminutif de _vassal_), il prenait parfois le sens de jeune guerrier. Dans tout le moyen âge il garde sa signification relevée, et un _valet_ peut très bien être fils de roi. Mais à côté ne tarde pas à se montrer une acception à laquelle le sens de jeune garçon se prêtait facilement, celle de serviteur, d'homme attaché au service. Dès le douzième siècle on en a des exemples. Dans la langue moderne, l'usage, à tort, s'est montré exclusif; l'ancienne signification s'est perdue, sauf dans quelques patois fidèles à la vieille tradition; et l'on ne serait plus compris, si l'on donnait à _valet_ le sens de jeune garçon. Toutefois, sous la forme de _varlet_, le mot a continué de garder une signification d'honneur; mais il ne s'applique plus qu'aux personnages du moyen âge. L'_r_ dans _varlet_ est, comme dans _hurler_ (de _ululare_), un accident inorganique, mais il n'est pas mal de faire servir des accidents à des distinctions qui ne sont ni sans grâce ni sans utilité.

Viande.--La _viande_ est pour nous la chair des animaux qu'on mange; mais, en termes de chasseur, _viander_ se dit d'un cerf qui va pâturer; certes, le cerf pacifique ne va pas chercher une proie sanglante. Donc, dans _viande_, l'accident pathologique porte sur la violence faite à la signification naturelle et primitive. Dans la première moitié du dix-septième siècle, ce mot avait encore la plénitude de son acception, et signifiait tout ce qui sert comme aliment à entretenir la vie. En effet, il

vient du latin *_vivendus_*, et ne peut, d'origine, avoir un sens restreint. Voyez ici combien, en certains cas, la destruction marche vite. En moins de cent cinquante ans, *_viande_* a perdu tout ce qui lui était propre. On ne serait plus compris à dire comme Malherbe, que la terre produit une diversité de viandes qui se succèdent selon les saisons, ou, comme Mme de Sévigné, en appelant *_viandes_* une salade de concombres et des cerneaux. Pour l'usage moderne, *_viande_* n'est plus que la chair des animaux de boucherie, ou de basse-cour, ou de chasse, que l'on sert sur les tables. Nous n'aurions certes pas l'approbation de nos aïeux, s'ils voyaient ce qu'on a fait de mots excellents, pleins d'acceptions étendues et fidèles à l'idée fondamentale. Vraiment, les barbares ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Vilain--La pathologie ici est une dégradation. Il y a dans la latinité un joli mot: c'est *_villa_*, qui a donné *_ville_*, mais qui signifie proprement maison de campagne. De *_villa_*, le bas latin forma *_villanus_*, habitant d'une *_villa_* ou exploitation rurale. Ainsi introduit, *_vilain_* prit naturellement le sens d'homme des champs; et, comme l'homme des champs était serf dans la période féodale, *_vilain_* s'opposa à gentilhomme et fut un synonyme de roturier. Mais, une fois engagé dans la voie des acceptions défavorables, *_vilain_* ne s'arrêta pas à ce premier degré, et il fut employé comme équivalent de deshonnête, de fâcheux, de sale, de méchant; c'était une extension du sens de non noble. Puis il se spécialisa davantage, et de deshonnête en général devint un avare, un lardé en particulier. Enfin, des emplois moraux qu'il avait eus jusque-là, il passa à un emploi physique, celui de laid, de déplaisant à la vue. C'est ordinairement le contraire qui arrive: un sens concret devient abstrait, mais rien en cela n'est obligatoire pour les langues; et elles savent fort bien que ces inversions ne dépassent pas leur puissance.

Voler--Le mal qui afflige *_voler_* est celui de la confusion des vocables et de l'homonymie malencontreuse. Ce mot, au sens de dérober furtivement, est récent dans la langue; je n'en connais d'exemple que de la fin du seizième siècle. Auparavant, on disait *_embler_*, issu du latin *_involare_*, qui a le même sens. Par malheur, *_voler_*, l'intrus, a chassé complètement l'ancien maître de la maison. *_Embler_*, qui a été en usage durant le seizième siècle et dont Saint-Simon (il est vrai qu'il ne craint pas les archaïsmes) se sert encore, a aujourd'hui tout à fait disparu de l'usage. Ce qui a fait la fortune de *_voler_*, c'est son identité avec un mot très courant, *_voler_*, se soutenir par des ailes. Une fois que, grâce à quelque connexion assez saugrenue, l'usage eut rattaché l'action du faucon dressé qui *_vole_* (c'est le mot technique) une perdrix et l'action du coquin qui s'empare de ce qui ne lui appartient pas, *_voler_*, c'est-à-dire dérober, étant protégé par *_voler_*, c'est-à-dire se mouvoir en lair, n'eut plus aucun effort à faire pour occuper le

terrain d'_emblem_. Mais admirez la sottise de l'usage, qui delaisse un terme excellent pour confondre le plus maladroitement ce qui etait le plus justement distinct. _Voler_ avec son sens nouveau est un gros peche contre la clarte et l'elegance. C'est le seizieme siecle qui est coupable de ce facheux neologisme.

L'ordre alphabetique est necessairement aveugle. Pourtant il a, ici, semble voir clair; car il fait que je termine cette esquisse par l'un des plus frappants exemples de la distorsion que de vicieuses habitudes peuvent infliger a un mot sain jusque-la. Jamais, dans l'espece humaine, epine dorsale n'a ete plus maltraitee par la pathologie.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, PATHOLOGIE VERBALE, OU L'ESIONS DE CERTAINS MOTS DANS LE COURS DE L'USAGE ***

This file should be named 7pver10.txt or 7pver10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7pver11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7pver10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising

requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth

below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including

legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

EITHER:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and

does *not* contain characters other than those

intended by the author of the work, although tilde

(~), asterisk (*) and underline () characters may

be used to convey punctuation intended by the

author, and additional characters may be used to

indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at

no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent

form by the program that displays the eBook (as is

the case, for instance, with most word processors);

OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or

software or other items, please contact Michael Hart at:

hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only

when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by

Michael S. Hart. Project Gu